

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

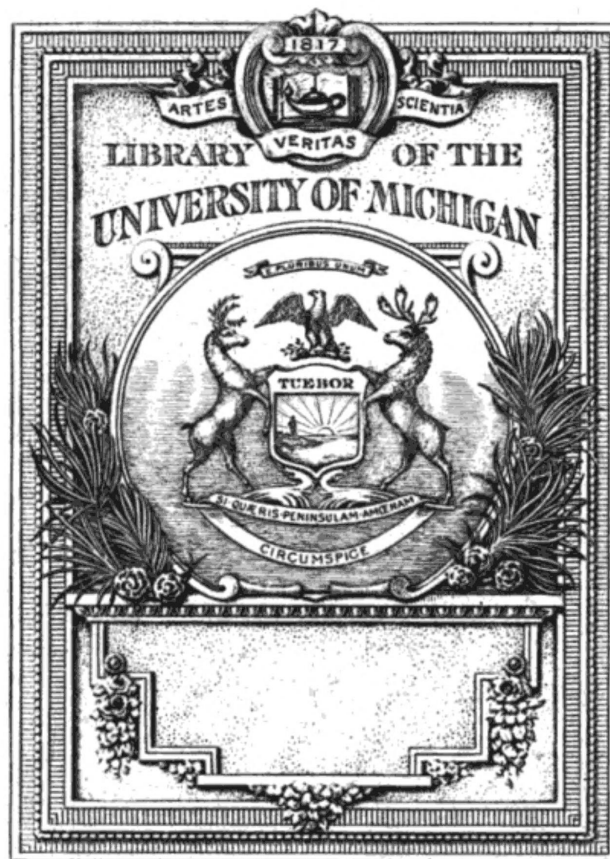
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

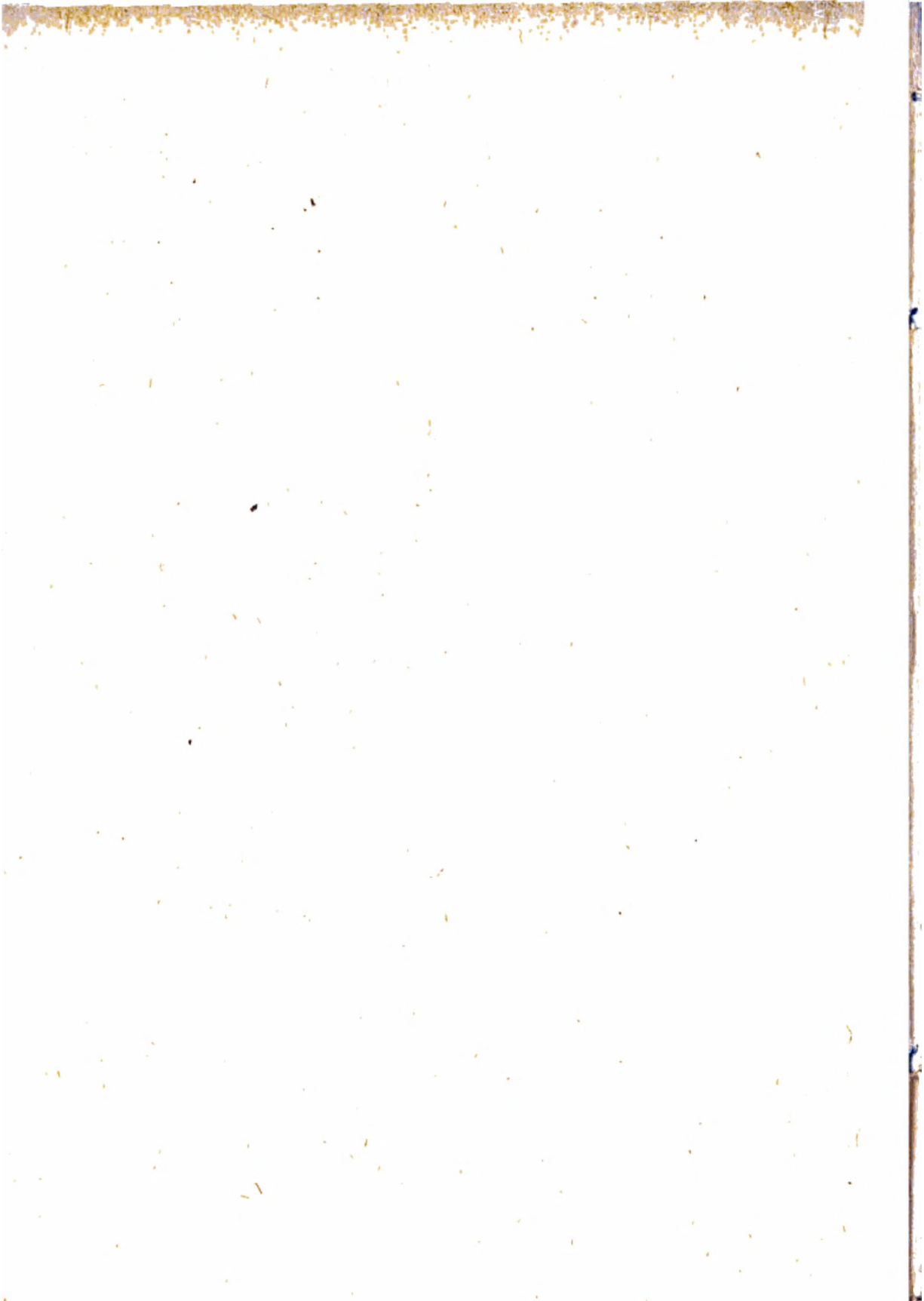
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

POÉSIES COMPLÈTES Arthur Rimbaud, Paul Verlaine
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

DU MÊME AUTEUR m Ame éditkur Les Illuminations, Une
Saison en Enfer. . . 3 50 TIRAGE DE LUXE : 20 exemplaires numérotés
sur Hollande, 6 fr. DE CE LIVRE IL A ÉTÉ TIRÉ 25 exemplaires
numérotés sur vergé de Hollande. Digitized by Google





The text on this page is estimated to be only 14.23% accurate

ARTHUR RIMBAUD POESIES COMPLÈTES AVEC
PRÉFACE DE PAUL VERLAINE ET NOTES DE I.ÉDITF.IR PARIS
LÉON VAN 1ER, LIBRAIRE-ÉDITEUR 19, QUAÏ SAINT-MICHEL, 10 i
Tous droits réservés.

fiacfi00UfiaDCO ^ PREFACE i ARTHUR RIMBAUD SES
POÉSIES COMPLÈTES A mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en
dépit de tant d'intérêt «'attachant intrinsèquement, presque aussi bien que
chronologiquement, à beaucoup de pièces du présent recueil, que celui-ci
fût allégé pour, surtout, des causes littéraires : trop de jeunesse décidément,
d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. J'eusse,
si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste
dût disparaître, ou, alors, ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des
matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la
rubrique « pièces attribuées à l'auteur », encore Digitized by Google

X PREFACE excluant de cette, peut-être trop indulgente déjà, hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés, sous le nom glorieux et désormais révérend, par de spirituels parodistes. Quoi qu'il en soit, voici, seulement expurgé des apocryphes en question et classé aussi soigneusement que possible par ordre de dates, mais, hélas I privé de trop de choses qui furent, aux déplorables fins de puériles et criminelles rancunes, sans même d'excuses suffisamment bêtes, confisquées, confisquées? volées! pour tout et mieux dire, dans les tiroirs fermés d'un absent, — voici le livre des poésies complètes d'Arthur Rimbaud, avec ses additions inutiles à mon avis et ses déplorables mutilations irréparables à jamais, il faut le craindre. Justice est donc faite, et bonne et complète ; car en outre du présent fragment de l'ensemble, il y a eu des reproductions par la Presse et la Librairie des choses en prose si inappréciables, peut-être même si supérieures aux vers, dont quelquesuns pourtant incomparables, que je sache ! Ici, avant de procéder plus avant dans ce très sérieux et très sincère et pénible et douloureux travail, il me sied et me plaît de remercier mes amis Dujardin et Kahn, Fénéon, et ce trop méconnu, Digitized by Google

PREFACE XI trop modeste Anatole Baju, de leur intervention en un cas si beau, mais, à l'époque, périlleux, je vous l'assure, car je ne le sais que trop. Kahn et Dujardin disposaient néanmoins de revues jeunes et d'aspect presque imposant, un peu d'outre-Rhin et parfois, pour ainsi dire, pédantesques ; depuis il y a eu encore du plomb dans l'aile de ces périodiques changés de direction — et Baju, naïf, eut aussi son influence, vraiment. Tous trois firent leur devoir en faveur de mes efforts pour Rimbaud, Baju avec le tort, peut-être inconscient, de publier, à l'appui de la bonne thèse, des gloses farceuses de gens de talent et surtout d'esprit qui auraient mieux fait certainement de travailler pour leur compte, qui en valait, je le leur dis en toute sincérité, La peine assurément ! Mais un devoir sacré m'incombe, en dehors de toute diversion même quasiment nécessaire, vite. C'est de rectifier des faits d'abord — et ensuite d'élucider un peu la disposition, à mon sens, mal littéraire, mais conçue dans un but tellement respectable ! du présent volume des Poésies complètes d'Arthur Rimbaud. On a tout dit, en une préface abominable que

XII PRÉFACE la Justice a châtiée, d'ailleurs, par la saisie, sur la requête d'un galant homme de qui la signature avait été escroquée, M. Rodolphe Darzens, on a dit tout le mauvais sur Rimbaud, homme et poète. Ce mauvais-là, il faut malheureusement, mais carrément, l'amalgamer avec celui qu'a écrit, pensé sans nul doute, un homme de talent dans un journal d'irréprochable tenue. Je veux parler de M. Charles Maurras et en appeler de lui à lui mieux informé. Je lis, par exemple, ceci de lui, M. Charles Maurras : — « Au diner du Bon Bock, » or il n'y avait pas, alors, de dîner du Bon Bock où nous allassions, Valade, Mérat, Silvestre, quelques autres Parnassiens et moi, ni par conséquent Rimbaud avec nous, mais bien un dîner mensuel des Vilains Bonshommes, fondé avant la guerre de 1870, et qu'avaient honoré quelquefois de leur présence, Théodore de Banville et, de la part de SainteBeuve, le secrétaire de celui-ci, M. Jules Troubat. Au moment dont il est question, fin 1871, nos « assises » se tenaient au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un

PRÉFACE XIII libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue du Vieux-Colombier) d'un négociant en objets religieux. — « Au dîner 'du Bon Bock, dit donc M. Maurras, ses reparties (à Rimbaud) causaient de grands scandales. Ernest d'Hervilly le rappelait en vain à la raison. Carjat le mit à la porte. Rimbaud attendit patiemment à la porte et Carjat reçut à la sortie un « bon » (je retiens « bon ») coup de canne à épée dans le ventre. » Je n'ai pas à invoquer le témoignage de d'Hervilly qui est un cher poète et un cher ami, parce qu'il n'a jamais été plus l'auteur d'une intervention absurdement inutile que l'objet d'une insulte ignoble publiée sans la plus simple pudeur, non plus que sans la moindre conscience du faux ou du vrai, dans la préface de l'édition Genonceaux, ni celui de M. Carjat lui-même, par trop juge et partie, ni celui des encore assez nombreux survivants d'une scène assurément peu glorieuse pour Rimbaud, mais démesurément grossie et dénaturée jusqu'à la plus complète calomnie. Voici donc un récit succinct, mais vrai jusque dans le moindre détail, du « drame » en question : ce soir-là, aux Vilains Bonshommes, on avait lu beaucoup de vers après le dessert et le café. Beaucoup de vers, même à la fin d'un dîner h

XIV PRÉFACE (plutôt modeste), ce n'est pas toujours des moins fatigants, particulièrement quand ces vers sont un peu bien déclamatoires comme ceux dont vraiment il s'agissait (et non de vers du bon poète Jean Aicardj. Ces vers étaient d'un monsieur qui faisait beaucoup de sonnets à l'époque et de qui le nom m'échappe. Et, sur le début suivant, après passablement d'autres choses d'autres gens, On dirait des soldats a" Agrippa d'Aubigné Alignés au cordeau par Philibert Delorme... Rimbaud eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives ré citations. Sur quoi M. Etienne Garjat, le photographe-poète de qui le récitant était l'ami littéraire et artistique, s'interposa trop vite et trop vivement à mon gré, traitant l'interrupteur de gamin. Rimbaud qui ne savait supporter la boisson, et que l'on avait contracté, dans ces « agapes » pourtant modérées, la mauvaise habitude de gâter au point de vue du vin et des liqueurs, — Rimbaud qui se trouvait gris, prit mal la chose, se saisit d'une canne à épée à moi qui était derrière nous, voisins immédiats et, pardessus la table large de près de deux mètres,

PRÉFACE XV dirigea vers M. Carjat qui se trouvait en face ou tout comme, la lame dégainée qui ne fit pas heureusement de très grands ravages, puisque le sympathique ex-directeur du Boulevard ne reçut, si j'en crois ma mémoire qui est excellente dans ce cas. qu'une éraflure très légère à une main. Néanmoins l'alarme fut grande et la tentative très regrettable, vite et plus vite encore réprimée. J'arrachai la lame au furieux, la brisai sur mon genou et confiai, devant rentrer de très bonne heure chez moi, le « gamin », à moitié dégrisé maintenant, au peintre bien connu, Michel de l'Hay, alors déjà un solide gaillard en outre d'un tout jeune homme des plus remarquablement beaux qu'il soit donné de voir, qui eut tôt fait de reconduire à son domicile de la rue CampagnePremière, en le chapitrant d'importance, notre jeune intoxiqué, de qui l'accès de colère ne tarda pas à se dissiper tout à fait, avec les fumées du vin et de l'alcool, dans le sommeil réparateur de la seizième année. Avant de « lâcher » tout à fait M. Charles Maurras, je lui demanderai de s'expliquer sur un malheureux membre de phrase de lui me concernant. A propos de la question d'ailleurs subsidiaire

de Digitized by Google

XVI PRÉFACE savoir si Rimbaud était beau ou laid, M. Maurras qui ne l'a jamais vu et qui le trouve laid, d'après des témoins c plus rassis » que votre serviteur, me blâmerait presque, ma parole d'honneur ! d'avoir dit qu'il avait (Rimbaud) un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge au pli amer et [in caudâ venenumf), des « jambes sans rivales ». Ça c'est idiot sans plus, je veux bien le croire, sans plus. Autrement, quoi? Voici toujours ma phrase sur les jambes en question, extraite des Hommes d'aujourd'hui. Au surplus, lisez toute la petite biographie. Elle répond à tout d'avance, et coûte deux sous. « ... Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal, vers lequel bercé par un naufrage ; puis la Hollande, 1879-80; vu décharger des voitures de moisson dans une fermé à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses « JAMBES SANS RIVALES ». Voyons, M. Maurras, est-ce bien de bonne foi votre confusion entre infatigabilité... et autre chose 1 — Ouf! j'en ai fini avec les petites (et grosses) Digitized by Google

PRÉFACE XVII infamies qui, de régions prétendues uniquement littéraires, s'insinueraient dans la vie privée pour s'y installer ; et veuillez, lecteur, me permettre de m'étendre un peu, maintenant qu'on a brûlé quelque sucre, sur le pur plaisir intellectuel de vous parler du présent ouvrage qu'on peut ne pas aimer, ni même admirer, mais qui a droit à tout respect en tout consciencieux examen? On a laissé les pièces objectionables au point de vue bourgeois, car le point de vue chrétien et surtout catholique me semble supérieur et doit être écarté, — j'entends, notamment, les Premières Communions et les Pauvres à Véglise (pour mon compte, j'eusse négligé cette pièce brutale ayant pourtant ceci qui est très beau, Les malades du foie Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers. Quant aux Premières Communions dont j'ai sévèrement parlé dans mes Poètes maudits à cause de certains vers affreusement blasphémateurs, c'est si beau aussi,... n'est-ce pas? à travers tant de coupables choses... pourtant! Pour le reste de ce que j'aime parfaitement, le Bateau ivre, les Effarés, les Chercheuses de poux et, bien après, les Assis, aussi, parbleu ! cet un b. Digitized by Google

XVIII PRÉFACE peu fumiste, mais si cxtraordinairement miraculeux de détails, Sonnet des Voyelles qui a fait faire à M. René Ghill de si cocasses théories, et Tardent Faune, c'est parfait de fauves, — en liberté! et encore une fois, je vous le présente, ce « numéro », comme autrefois dans ce petit journal de combat, mort en pleine brèche, Lutèce, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces. On a cru devoir, évidemment dans un but de réhabilitation qui n'a rien à voir ni avec la vie très honorable ni avec l'œuvre très intéressante, faire s'ouvrir le volume par une pièce intitulée Etrennes des Orphelins, laquelle assez longue pièce, dans le goût un peu Guiraud avec déjà des beautés tout autres. Ceci qui vaut du DesbordesValmore : Les tout petits enfants ont le cœur si sensible! Cela: La bise sous le seuil a fini par se taire, qui est d'un net et d'un vrai, quant à ce qui concerne un beau jour de premier janvier ! Surtout une facture solide, même un peu trop, qui dit l'extrême jeunesse de l'auteur quand il s'en

Digitized by Google

P HE FA CE XIX servit d'après la formule parnassienne exagérée. On a cru aussi devoir intercaler de gré ou de force un trop long poème : Le Forgeron, daté (!) des Tuileries, vers le 10 août 1792, où vraiment c'est par trop démoc-soc par trop démodé, même en 1870, où ce fut écrit; mais l'auteur, direz-vous, était si, si jeune! Mais, répondrais-je, était-ce une raison pour publier cette chose faite à coups de « mauvaises lectures » dans des manuels surannés ou de trop moisis historiens? Je ne m'empresse pas moins d'ajouter qu'il y a là encore de très remarquables vers. Parbleu! avec cet être-là! Cette caricature de Louis XVI, d'abord : Et prenant ce gros-là dans son regard farouche. Cette autre encore : Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle. Ce cri bien dans le ton juste, trop rare ici : On ne veut pas de nous dans les boulangeries. Néanmoins j'avoue préférer telles pièces purement jolies, mais alors très jolies, d'une joliesse sauvageonne ou sauvage tout à fait alors presque aussi belles que les Effarés ou que les Assis. Il y a, dans ce ton, Ce qui retient Nina, vingt

XX PREFACE neuf strophes, plus de cent vers sur un rythme sautilleur avec des gentilleses à tout bout de champ : Dix-sept ans! tu seras heureuse! 0 les grands prés, La grande campagne amoureuse ! — Dis , viens plus près!... Puis comme une petite morte Le cœur pâmé. Tu me dirais que je te porte L'œil mi- fermé... Et, après la promenade au bois... et la résurrection de la petite morte, l'entrée dans le village où ça sentirait le laitage, une étable pleine d'un rythme lent d haleines et de grands dos; un intérieur à la Tôtiers : Les lunettes de la grand' mère Et son nez long Dans son missel.... Aussi la Comédie en trois baisers: Elle était fort déshabillée Et de grands arbres indiscrets Aux vitres penchaient leur feuillée Malinement, tout près, tout près. Digitized by Google

l'HÉFACE XXI Sensation, où le poète adolescent va loin, bien loin, c comme un bohémien », Par la nature, heureux comme avec une femme... Roman : On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Rimbaud, quand il écrivait ce vers, n'avait pas encore seize ans. Evidemment il se « vieillissait » pour mieux plaire à quelque belle... de, très probablement, son imagination. Ma Bohème, la plus gentille sans doute de ces gentilles choses : Comme des lyres je tirai les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur... Mes Petites amoureuses, les Poètes de sept ans, frères franchement douloureux des Chercheuses de poux : Et la mère fermant le livre du devoir S'en allait satisfaite et très père satin voir Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences L'âme de son enfant livrée aux répugnances. Quant aux quelques morceaux en prose qui terminent le volume, je les eusse retenus pour les

xxu PRÉFACE publier dans une nouvelle édition des œuvres en prose. Ils sont d'ailleurs merveilleux, mais tout à fait dans la note des Illuminations et de la Saison en Enfer. Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que je ne suis pas le seul à le penser : le Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers... J'ai terminé, je crois avoir terminé ma tâche de préfacier. De la vie de l'homme j'ai parlé suffisamment ailleurs. De son œuvre je reparlerai peut-être encore. Mon dernier mot ne doit être, ici, que ceci : Rimbaud fut un poète mort jeune (à dix-huit ans, puisque, né à Charleville le 20 octobre 1854, nous n'avons pas de vers de lui postérieurs à 1872), mais vierge de toute platitude ou décadence — comme il fut un homme mort jeune aussi (à trente-sept ans, le 10 novembre 1891, à l'hôpital de la Conception, de Marseille), mais dans son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être. Paul Verlaine

NOTES DE L'ÉDITEUR Paul Verlaine disait en 1884 dans ses Poètes maudits en parlant d'Arthur Rimbaud : « Une œuvre complète ne peut que paraître plus tard. » C'est cette œuvre que nous terminons aujourd'hui en publiant les Poésies Complètes d'Arthur Rimbaud, après avoir réuni en un premier volume : Les Illuminations suivies de Une saison en Enfer. La malencontreuse édition des poésies de cet auteur parue en 1891 sous le titre de Reliquaire qui contenait autant d'incorrections typographiques et littéraires que d'inexactitudes biographiques, fut saisie chez l'éditeur. Celui-ci n'avait eu, du reste, d'autre peine que de s'emparer du projet d'un confrère ; et tout est bien qui finit bien. Le Limaçon, repris plus tard par Laurent Tailhade dans son livre an Pays du Mufle, Doctrine, les Cornues qui parurent dans le Décadent avec la signature de Rimbaud, sont, pour ces derniers sonnets, de Maurice du Plessys. Les Et renne s des Orphelins, longue pièce de vers inédite, ou presque, parue dans la Revue pour tous du 2 janvier 1870 et soigneusement copiée à la Bibliothèque Nationale, ouvre ce livre pour lequel nous avons suivi l'ordre des citations des Poètes Maudits, puis vient le fameux Sommet des Voyelles, qui fit tant de bruit et rendit célèbre le poète le plus indifférent à toute gloire littéraire. Cette période de production remonte à son extrême jeunesse, c'est-à-dire de 1870 à 1872. A défaut des conseils de l'auteur qui nous auraient été si précieux, nous avons classé les poésies chronologiquement. Quelques pièces inédites : Patience, Jeune Ménage, Mémoire, Fêtes de la Faim nous ayant été cédées par M. Grolleau, gérant de la Nouvelle Revue Indépendante et les ayant reconnues authentiques, nous les avons publiées à la fin, car

XXIV notes de l'éditeur elles portent la date de 1872 et peuvent être considérées comme les toutes dernières de l'auteur. Quelques poèmes en prose ; Fairy, Guerre, dénie. Jeunesse, Solde, inédits aussi, variantes ou suites aux Illuminations, viennent clore définitivement ce volume, qui n'est pas un choix de vers, mais le recueil jusqu'ici le plus complet et le plus sérieux. Quelques pièces : les Premières Communions, le Forgeron, Michel et Christine, Paris se repeuple, non les meilleures, expriment des idées et des sentiments absolument contraires à ceux que l'auteur eut dans la seconde période de sa vie qui fut toute différente de son orageuse jeunesse, car Arthur Rimbaud mourut comme un saint avec une foi convaincue et des épanchements d'un mysticisme étonnant, disait le prêtre qui l'a assisté. Au Harar (Afrique orientale) où il avait établi un comptoir pour faire le commerce du café et de l'ivoire puis en moindres proportions de l'encens et de l'or en lingots, etc., il avait acquis une réputation d'habileté et de probité commerciale. Les indigènes qui l'adoraient l'avaient surnommé « La Juste Balance » à cause de sa sagesse et sa grande charité. Il fut l'ami intime de l'explorateur Paul Soleillet et la Société de géographie lui fit des avances pour l'engager à publier des récits et descriptions de ses voyages. La mort ne lui laissa pas le temps de réaliser les espérances de ses amis. Les fatigues excessives et une tendance particulière au climat de ces pays développèrent une tumeur arthritique dans son enou droit; dur sur sa personne, il négligea de se soigner temps, et quand, vaincu par la maladie, il revint se faire opérer à Marseille, il était trop tard. L'amputation fut faite et guérit rapidement, mais une récurrence de la tumeur se déclara presque aussitôt dans l'aîne et la hanche : au bout de quelques mois il était mort... et mort comme un saint, à Marseille, à l'hôpital de la Conception, assisté et soigné jour et nuit par sa sœur. Il repose au jourd'hui au cimetière de Charleville, sa ville natale. Nous n'avons voulu ni olVcnser, ni trahir sa mémoire en publiant des vers qu'il eût regretté d'avoir écrits, mais au point de vue documentaire ces pièces ayant été publiées, nous n'avons pas cru devoir les retrancher. Cette note nous a semblé nécessaire pour que le lecteur ne jugeât pas de l'esprit de l'auteur sur cette partie de son œuvre qu'il aurait supprimée sans regret. r y 'Diyilii.L'd Ly Google

LES ÉPRENNES DES ORPHELINS i La chambre est pleine
d'ombre ; on entend vaguement De deux enfants le triste et doux
chuchotement. Leur front se penche, encor, alourdi par le rêve, Sous le long
rideau blanc qui tremble et se soulève... — Au dehors les oiseaux se
rapprochent frileux ; Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux ; Et la
nouvelle Année, à la suite brumeuse, Laissant traîner les plis de sa robe
neigeuse, Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant • II Or les petits
enfants, sous le rideau flottant, Parlent bas comme on fait dans une nuit
obscur. Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure 1 Digitized by
Google

2 POÉSIES COMPLÈTES Us tressaillent souvent à la claire voix
d'or Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor Son refrain métallique en
son globe de verre... — Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,
Epars autour des lits, des vêtements de deuil : L'âpre bise d'hiver qui se
lamente au seuil Souille dans le logis son haleine morose ! On sent, dans
tout cela, qu'il manque quelque chose... — 11 n'est donc point de mère à ces
petits enfants, De mère au frais sourire, aux regards triomphants? Elle a
donc oublié, le soir, seule et penchée, D'exciter une flamme à la cendre
arrachée, D'amonceler sur eux la laine et l'édredon Avant de les quitter en
leur criant : pardon. Elle n'a point prévu la froideur matinale, Ni bien fermé
le seuil à la bise hivernale ?... — Le rêve maternel, c'est le tiède tapis, C'est
le nid cotonneux où les enfants tapis, Gomme de beaux oiseaux que'
balancent les branches, Dorment leur doux sommeil plein de visions
blanches... — Et là, — c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur, Où
les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur; Un nid que doit avoir glacé la
bise amère .. Digitized by Google

ETIENNES DES ORPHELINS 3 III Votre cœur Ta compris : —
ces enfants sont sans mère, Plus de mère au logis ! — et le père est bien loin
! .. — Une vieille servante, alors, en a pris soin : Les petits sont tout seuls
en la maison glacée ; Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée S
éveille, par degrés, un souvenir riant... C'est comme un chapelet qu'on
égrène en priant : — Ah ! quel beau matin, que ce matin des étrennes!
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes Dans quelque songe étrange
où l'on voyait joujoux, Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore, Puis fuir sous les rideaux, puis
reparaître encore ! On s'éveillait matin, on se levait joyeux, La lèvre
alîriandée, en se frottant les yeux... On allait, les cheveux emmêlés sur la
tête, Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête Et les petits
pieds nus effleurant le plancher, Aux portes des parents tout doucement
toucher... On entrait!... Puis alors les souhaits,... en chemise, Les baisers
répétés, et la gaité permise ! Digitized by Google

4 POESIES COMPLETES IV Ah ! c'était si charmant, ces mots
dits tant de fois! — Mais comme il est changé, le logis d'autrefois : Un
grand feu pétillait, clair, dans la cheminée, Toute la vieille chambre était
illuminée ; Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer, Sur les meubles
vernissés aimaient à tourner... — L'armoire était sans clefs!... sans clefs, la
grande armoire! On regardait souvent sa porte brune et noire... Sans clefs
!... c'était étrange !... On rêvait bien des fois Aux mystères dormant entre ses
flancs de bois, Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure Béante, un bruit
lointain, vague et joyeux murmure... — La chambre des parents est bien
vide, aujourd'hui ; Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui ; Il n'est point
de parents, de foyer, de clefs prises : Partant point de baisers, point de
douces surprises ! Oh ! que le jour de l'an sera triste pour eux! — Et, tout
pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus Silencieusement tombe une
larme amère, Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre mère? »
Digitized by Google

ETKENNES DES ORPHELINS 5 V Maintenant, les petits
sommeillent tristement : Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent eu dormant,
Tant leurs yeux sont gonflés et leur souille pénible ! Les tout petits enfants
ont le cœur si sensible ! — Mais l'ange des berceaux vient essuyer leurs
yeux, Et dans ce lourd sommeil mit un rêve joyeux, Un rêve si joyeux, que
leur lèvre mi-close, Souriante, semblait murmurer quelque chose... Ils
rêvent que, penchés sur leur petit bras rond, Doux geste du réveil, ils
avancent le front, Et leur vague regard tout autour d'eux repose... Ils se
croient endormis dans un paradis rose... Au foyer plein d'éclairs chante
gaimentlc feu... Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu; La nature
s'éveille et de rayons s'enivre... La terre, demi-nue, heureuse de revivre, A
des frissons de joie aux baisers du soleil... Et dans le vieux logis tout est
tiède et vermeil : Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre. La bise
sous le seuil a fini par se taire... On dirait qu'une fée a passé dans cela !... —
Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là, 1.

6 POESIES COMPLÈTES Près du lit maternel, sous un beau
rayon rose, Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose... Ce sont des
médaillons argentés, noirs et blancs, De la nacre et du jais aux reflets
scintillants ; Des petits cadres noirs, des couronnes de verre, Ayant trois
mots gravés en or : « A notre mère ! » 2 janvier 1870.

VOYELLES A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles, Je
dirai quelque jour vos naissances latentes. A, noir corset velu des mouches
éclatantes Qui bombillent autour des puanteurs cruelles, Golfe d'ombre; E,
candeur des vapeurs et des tentes, Lance des glaciers liers, rois blancs,
frissons d'ombelles ; I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles Dans la
colère ou les ivresses pénitentes ; U, cycles, vibrations divins des mers
virides, Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides Que l'alchimie
imprime aux grands fronts studieux ; O, suprême Clairon plein de strideurs
étranges, Silences traversés des Mondes et des Anges : — O l'Oméga, rayon
violet de Ses Yeux ! Digitized by Google

Oraison du Soir Je vis assis tel qu'un ange aux mains d'un
barbier, Empoignant une chope à fortes cannelures, L'hypogastre et le col
cambrés, une Gambier Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures.
Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier Mille rêves en moi
font de douces brûlures ; Puis par instants mon cœur triste est comme un
aubier Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures. Puis quand j'ai
raqué mes rêves avec soin, Je me tourne, ayant bu trente ou quarante
chopes, Et me recueille pour lâcher l'acre besoin. Doux comme le Seigneur
du cèdre et des hysopes, Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands héliotropes. Digitized by Google

LES ASSIS Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs, Le sinciput plaqué de
hargnosités vagues Comme les floraisons lépreuses des vieux murs, Ils ont
greffé dans des amours épileptiques Leur fantasque ossature aux grands
squelettes noirs De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs. Ces vieillards ont toujours
fait tresse avec leurs sièges, Sentant les soleils vifs percaliser leurs peaux,
Ou les yeux à la vitre où se fanent les neiges, Tremblant du tremblement
douloureux des crapauds. Digitized by Google

10 POÉSIES COMPLÈTES Et les Sièges leur ont des bontés ;
culottée De brun, la paille cède aux angles de leurs reins. L'ame des vieux
soleils s'allume, emmaillotée Dans ces tresses d'épis où fermentaient les
grains. Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes, Les dix doigts sous
leur siège aux rumeurs de tambour, S'écoutent clapoter des barcarolles
tristes Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour. Oh ! ne les faites pas
lever ! C'est le naufrage. Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage ! Tout leur pantalon bouffe à
leurs reins boursouflés. Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves Aux
murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors, Et leurs boutons d'habit
sont des prunelles fauves Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors.
Puis ils ont une main invisible qui tue ; Au retour, leur regard filtre ce venin
noir Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue, Et vous suez, pris dans
un atroce entonnoir. Digitized by Google

i Rassis, les poings crispés dans des manchets les sales, Us songent
à ceux-là qui les ont fait lever, Et de l'aurore au soir des grappes
d'amygdales Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever. Quand l'austère
sommeil a haissé leurs visières Ils rêvent sur leurs hras de sièges fécondés,
De vrais petits amours de chaises en lisières Par lesquelles de fiers bureaux
seront bordés. Des fleurs d'encre, crachant des pollens en virgules, Les
bercent le long des calices accroupis, Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des
libellules, — Et leur membre s'agace à des barbes d'épis !

LES EFFARÉS Noirs dans la neige et dans la brume, Au grand
souponail qui s'allume, Leurs culs en rond, A genoux, cinq petits, — misère !
— Regardent le boulanger faire Le lourd pain blond... Ils voient le fort bras
blanc qui tourne La pâte grise, et qui l'enfourne Dans un trou clair. Ils
écoutent le bon pain cuire. Le boulanger au gras sourire Chante un vieil air.

LES EFFARÉS 13 Us sont blottis, pas un no bouge, Au souffle du
souponail rouge, Chaud comme un soin. Et quand, pendant que minuit
sonne. Façonné, pétillant et jaune, On sort le pain ; Quand, sous les poutres
enfumées, Chantent les croûtes parfumées, Et les grillons; Que ce trou
chaud souffle la vie ; Ils ont leur âme si ravie Sous Leurs haillons. Ils se
ressentent si bien vivre, Los pauvres petits pleins de givre ! — Qu'ils sont
là, tous, Collant leurs petits museaux roses Au grillage, chantant des choses,
Entre les trous, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.08% accurate

14 POÉSIES COMPLÈTES Mais bien bas, — comme une
prière... Repliés vers cette lumière Du ciel rouvert, — Si fort, qu'ils crèvent
leur culotte, — Et que leur chemise tremblote Au vent d'hiver... 20
septembre 1870.

LES CHERCHEUSES DE POUX Quand le iront de l'enfant plein
de rouges tourmentes, Implore l'essaim blanc des rêves indistincts, Il vient
près de son lit deux grandes sœurs charmantes Avec de frêles doigts aux
ongles argentins. Elles assoient l'enfant devant une croisée Grande ouverte
où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs, Et dans ses lourds cheveux où
tombe la rosée Promènent leurs doigts lins, terribles et charmeurs. Il écoute
chanter leurs haleines craintives Qui fleurent de longs miels végétaux et
rosés Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives Reprises sur la lèvre ou
désirs de baisers.

16 POÉSIES COMPLÈTES 11 entend leurs cils noirs battant sons
les silences Parfumés; et leurs doigts électriques et doux Font crépiter parmi
ses grises indolences Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.
Voilà que monte en lui le vin de la Paresse, Soupir d'harmonica qui pourrait
délirer; L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses, Sourdre et mourir
sans cesse un désir de pleurer. Digitized by Google

BATEAU IVRE Gomme je descendais des Fleuves impassibles Je
ne me sentis plus guidé par les haleurs ; Des Peaux-Rouges criards les
avaient pris pour cibles, Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.
J'étais insoucieux de tous les équipages, Porteur de blés flamands ou de
cotons anglais. Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages, Les Fleuves
m'ont laissé descendre où je voulais. Dans les clapotements furieux des
marées, Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants Je courus !
Et les Péninsules démarrées, N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants. 2.
Digitized by Google

18 POESIES COMPLÈTES La tempête a béni mes éveils
maritimes. Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots Qu'on appelle
rouleurs éternels de victimes, Dix nuits, sans regretter Pœil niais des falots.
Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres L'eau verte pénétra ma
coque de sapin Et des taches de vins bleus et des vomissures Me lava,
dispersant gouvernail et grappin. Et dès lors je me suis baigné dans le
poème De la mer, infusé d'astres et latescent, Dévorant les azurs verts où,
flottaison blême Et ravie, un noyé pensif parfois descend, Où, teignant tout
à coup les bleuités, délires Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres, Fermentent les rousseurs
amères de l'amour. Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes, Et les
ressacs, et les courants, je sais le soir, L'aube exallée ainsi qu'un peuple de
colombes, Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir. Digitized by
Google

19 J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques Illuminant de
longs flgements violets, Pareils à des acteurs de drames très antiques, Les
flots roulant au loin leurs frissons de volets ; J'ai rêvé la nuit verte aux
neiges éblouies, Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur, La
circulation des sèves inouïes Et l'éveil jaune et bleu des phosphores
chanteurs. J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries Hystériques, la
houle à l'assaut des récifs, Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs ; J'ai heurté, savez-vous ?
d'incroyables Florides, Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides, Sous l'horizon des
mers, à de glauques troupeaux; J'ai vu fermenter les marais énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan, Des écroulements d'eaux au
milieu des bonaces Et les lointains vers les gouffres cataractant !

20 POESIES COMPLETEES Glaciers, soleils d'argent, flots
nacreaux, cieux de braises, Echouages hideux au fond des golfes bruns Où
les serpents géants dévorés des punaises Choient des arbres tordus avec de
noirs parfums. J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades Du Ilot bleu,
ces poissons d'or, ces poissons chantants. Des écumes de fleurs ont béni
mes dérades Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants. Parfois, martyr
lassé des pôles et des zones. La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes Et je restais ainsi
qu'une femme à genoux, Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles Et
les lientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds, Et je voguais lorsque à
travers mes liens frêles Des noyés descendaient dormir à reculons. Or moi,
bateau perdu sous les cheveux des anses, Jeté par l'ouragan dans l'éther sans
oiseau, Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses N'auraient pas
repêché la carcasse ivre d'eau, Digitized by Google

HATE AU IVRE 21 Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur Qui porte, confiture
exquise aux bons poètes, Des lichens de soleil et des morves d'azur, Qui
courais taché de lunules électriques, Planche folle, escorté des hippocampes
noirs, Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques Les cieux
ultramarins aux ardents entonnoirs, Moi qui tremblais, sentant geindre à
cinquante lieues Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais, Fileur
éternel des immobilités bleues, Je regrette l'Europe aux anciens parapets.
J'ai vu des archipels sidéraux ! Et des îles Dont les cieux délirants sont
ouverts au vogueur : — Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les
aubes sont navrantes, Toute lune est atroce et tout soleil amer. L'acre amour
m'a gonflé de torpeurs enivrantes. Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que
j'aïlle à la mer ! Digitized by Google

POESIES COMPLÈTES Si je désire une eau d'Europe, c'est la
flache Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé, Un enfant accroupi,
plein de tristesse, lâche Un bateau frêle comme un papillon de mai. Je ne
puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames, Enlever leur sillage aux
porteurs de cotons, Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes, Ni
nager sous les yeux horribles des pontons !

LES PREMIÈRES COMMUNIONS I Vraiment, c'est bête, ces
églises de villages Où quinze laids marmots, encrassant les piliers,
Écoutent, grasseyant les divins babillages, Un noir grotesque dont
fermentent les souliers Mais le soleil éveille, à travers les feuillages, Les
vieilles couleurs des vitraux ensoleillés, . La pierre sent toujours la terre
maternelle, Vous verrez des monceaux de ces cailloux terreux Dans la
campagne en rut qui frémit, solennelle, Portant, près des blés lourds, dans
les sentiers séreux. Ces arbrisseaux brûlés où bleuit la prunelle, Des nœuds
de mûriers noirs ou de rosiers fuireux.

24 POÉSIES COMPLÈTES Tous les cent ans, on rend ces
granges respectables Par un badigeon d'eau bleue et de lait caillé. Si des
mysticités grotesques sont notables Près de la Notre-Dame ou du saint
empaillé, Des mouebes sentant bon l'auberge et les étables Se gorgent de
cire au plancher ensoleillé. L'enfant se doit surtout à la maison, famille Des
soins naïfs, des bons travaux abrutissants. Ils sortent, oubliant que la peau
leur fourmille Où le Prêtre du Christ a mis ses doigts puissants. On paie au
Prêtre un toit ombré d'une charmille Pour qu'il laisse au soleil tous ces
fronts bruissants. Le premier habit noir, le plus beau jour de tarie Sous le
Napoléon ou le Petit Tambour, Quelque enluminure où les Josephs et les
Marthes Tirent la langue avec un excessif amour Et qui joindront aux jours
de science deux cartes, Ces deux seuls souvenirs lui restent du grand Jour.
Les filles vont toujours à l'église, contentes De s'entendre appeler garces par
les garçons Qui font du genre, après messe et vêpres chantantes, Digitized
by Google

23 Eux, qui sont destinés au chic des garnisons. Ils narguent au café les maisons importantes, Blousés neuf et gueulant d'effroyables chansons. Cependant le curé choisit, pour les enfances, Des dessins; dans son clos, les vêpres dites, quand L'air s'emplit du lointain nasillement des danses. Il se sent, en dépit des célestes défenses. Les doigts de pied ravis et le mollet marquant... — La nuit vient, noir pirate au ciel noir débarquant. Il Le prêtre a distingué, parmi les catéchistes Gongrégés des faubourgs ou des riches quartiers, Cette petite fille inconnue, aux yeux tristes, Front jaune. Ses parents semblent de doux portiers. Au grand jour, la marquant parmi les catéchistes, Dieu fera, sur son front, neiger ses bénitiers. La veille du grand jour, l'enfant se fait malade Mieux qu'à l'église haute aux funèbres rumeurs. D'abord le frisson vient, le lit n'étant pas fade, Un frisson surhumain qui retourne : Je meurs... 3 Digitized by Google

20 POÉSIES COMPLÈTES Et, comme un vol d'amour fait à ses
sœurs stupides. Elle compte, abattue et les mains sur son cœur, Ses An^cs,
ses Jésus et ses Vierges nilides, Et, calmement, son âme a bu tout son
vainqueur. Adonai!... Dans les terminaisons latines Des cieus moirés de vert
baignent les Fronts vermeils Et, tachés du sang pur des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sur les soleils. Pour ses virginités
présentes et futures Elle mord aux fraîcheurs de ta Rémission ; Mais plus
que les lys d'eau, plus que les confitures Tes pardons sont glacés, ô Reine de
Sion. 111 Puis la Vierge n'est plus que la Vierge du livre; Les mystiques
élans se cassent quelquefois, Et vient la pauvreté des images que cuivre
L'ennui, l'enluminure atroce et les vieux bois. Des curiosités vaguement
impudiques Epouvantent le rêve aux chastes bleuités Digitized by Google

LES PREMIÈRES COMMUNIONS 27 Qui s'est surpris autour
des célestes tuniques Du linge dont Jésus voile ses nudités. Elle veut, elle
veut pourtant, l'âme en détresse, Le front dans l'oreiller creusé par les cris
sourds, Prolonger les éclairs suprêmes de tendresse Et bave... — L'ombre
emplit les maisons et les cours, Et l'entant ne peut plus. Elle s'agite et
cambre Les reins, et d'une main ouvre le rideau bleu Pour amener un peu la
fraîcheur de la chambre Sous le drap, vers son ventre et sa poitrine en feu.
IV A son réveil, — minuit, — la fenêtre était blanche Devant le soleil bleu
des rideaux illunés; La vision la prit des langueurs du Dimanche, Elle avait
rêvé rouge. Elle saigna du nez, Et se sentant bien chaste et pleine de
faiblesse. Pour savourer en Dieu son amour revenant, Elle eut soif de la nuit
forte où s'exalte et s'abaisse Le cœur, sous l'œil des cicux doux, en les
devinant; Digitized by Google

28 POÉSIES COMPLÈTES De la nuit, Vierge-Mère impalpable
qui baigne Tous les jeunes émois de ses silences gris; Elle eut soil' de la nuit
forte où le cœur qui saigne Ecoute sans témoin sa révolte sans cris. Et,
Taisant la victime et la petite épouse, Son étoile la vit, une chandelle aux
doigts, Descendre dans la cour où séchait une blouse, Spectre blanc, et lever
les spectres noirs des toits. V Elle passa sa nuit Sainte dans les latrines. Vers
la chandelle, aux trous du toit, coulait l'air blanc Et quelque vigne folle aux
noirceurs purpurines En deçà d'une cour voisine s'écroulant. La lucarne
faisait un cœur de lueur vive Dans la cour où les cieux bas plaquaient d'ors
vermeils Les vitres; les pavés puant l'eau de lessive Souffraient l'ombre des
toits bordés de noirs sommeils. Digitized by Google

VI Qui dira ces langueurs et ces pi lies immondes Et ee qui lui
viendra de haine, ù sales fous, Dont le travail divin déforme encor les
mondes Quand la lèpre, à la fin, rongera ce corps doux, Et quand, ayant
rentré tous ces nœuds d'hystéries Elle verra, sous les tristesses du bonheur,
L'amant rêver au blanc million de Maries Au matin de la nuit d'amour, avec
douleur! VII Sais-tu que je t'ai fait mourir? J'ai pris ta bouche, Ton cœur,
tout ce qu'on a, tout ce que vous avez, Et moi je suis malade. Oh! je veux
qu'on me couche Parmi les Morts des eaux nocturnes abreuvés ! J'étais bien
jeune, et Christ a souillé mes haleines, Il me bonda jusqu'à la gorge de
dégoûts ; Tu baisais mes cheveux profonds comme des laines, Et je me
laissais faire!... Oh! va... c'est bon pour vous, 3. . Digitized by Google

30 POESIES COMPLETEES Hommes! qui songez peu que la plus
amoureuse Est, dans sa conscience, aux ignobles terreurs La plus prostituée
et la plus douloureuse Et que tous nos élans vers vous sont des erreurs. Car
ma communion première est bien passée ! Tes baisers, je ne puis jamais les
avoir bus. Et mon cœur et ma eclair par la chair embrassée Fourmillent du
baiser putride de Jésus !... VIII Alors l'âme pourrie et l'âme désolée
Sentiront ruisseler tes malédictions. — Ils avaient couché sur ta haine
inviolée Echappés, pour la mort, des justes passions. Christ, 6 Christ,
éternel voleur des énergies, Dieu qui, pour deux mille ans, vouas, à ta
pâleur, Cloués au sol, de honte et de céphalalgies, Ou renversés, les fronts
des Femmes de douleur. Juillet 1871. Digitized by Google

L'ORGIE PARISIENNE OUPARIS SE REPEUPLE 0 lâches, la
voilà ! dégorgez dans les gares ! Le soleil expia de ses poumons ardents Les
boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares. Voilà la Cité belle assise à
l'occident! Allez! on préviendra les reflux d'incendie, Voilà les quais ! voilà
les boulevards ! voilà. Sur les maisons, l'azur léger qui s'irradie, Et qu'un
soir la rougeur des bombes étoila. Cachez les palais morts dans des niches
de planches L'ancien jour eflaré rafraichit vos regards. Voici le troupeau
roux des tordeuses de hanches, Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards
!

32 POÉSIES COMPLETES Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes. Le cri des maisons d'or vous réclame. Volez! Mangez! voici la nuit de joie aux profonds spasmes Qui descend dans la rue, ô buveurs désolés, Duvez. Quand la lumière arrive intense et folle Fouillant à vos côtés les luxes ruisselants, Vous n'allez pas baver, sans geste, sans parole, Dans vos verres, les yeux perdus aux lointains blancs, Avalez, pour la Heine aux fesses cascadantes! Ecoutez l'action des stupides hoquets Déchirants. Écoutez, sauter aux nuits ardentes Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais! O cœurs de saleté, bouches épouvantables, Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs ! Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables... Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs ! Ouvrez votre narine aux superbes nausées ! Trempez de poisons forts les cordes de vos cous ! Sur vos nuques d'enfants baissant ses mains croisées Le Poète vous dit : ô lâches, soyez fous ! Digitized by Google

L'oltlile l'A 1US I EN NE 33 Parce que vous fouillez le ventre de
la Femme Vous craignez d'elle encore une convulsion Qui crie, asphyxiant
votre nichée infâme Sur sa poitrine, en une horrible pression. Syphilitiques,
fous, rois, pantins, ventriloques, Qu'est-ce que ça peut faire à la putain
Paris. Vos aines et vos corps, vos poisons et vos loques ? Elle se secouera
de vous, hargneux pourris ! Et quand vous serez bas, geignant sur vos
entrailles Les flancs morts, réclamant votre argent, éperdus, La rouge
courtisane aux seins gros de batailles, Loin de votre stupeur tordra ses
poings ardens! Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères, Paris!
quand tu reçus tant de coups de couteau, Quand tu gis, retenant dans tes
prunelles claires, Un peu de la bonté du fauve renouveau, 0 cité
douloureuse, à cité quasi morte, La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes, Cité que le Passé sombre
pourrait bénir :

34 POÉSIES COMPLÈTES Corps remagnétisé pour les énormes
peines, Tu rebois donc la vie effroyable! tu sens Soudre le flux des vers
livides en tes veines, Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants! Et ce
n'est pas mauvais. Tes vers, tes vers livides Ne gêneront pas plus ton souffle
de Progrès Que les Stryx n'éteignaient l'œil des Cariatides Où des pleurs
d'or astral tombaient des bleus degrés. Quoique ce soit affreux de te revoir
couverte Ainsi ; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cilé Ulcère plus puant à la
Nature verte, Le Poète te dit « Splendide est ta Beauté! » L'orage t'a sacrée
suprême poésie ; L'immense remuement des forces le secourt; Ton œuvre
bout, la mort gronde, Cité choisie ! Amasse les strideurs au cœur du clairon
lourd. Le Poète prendra le sanglot des Infâmes, La haine des Forçats, la
clameur des maudits ; Et ses rayons d'amour flagelleront les Femmes. Ses
strophes bondiront, voilà ! voilà ! bandits! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

l'orgie parisienne 3.; — Société, tout est rétabli : — les orgies
Pleurent leur ancien rôle aux anciens lupanars : Et les gaz en délire aux
murailles rougies Flambent sinistrement vers les azurs blafards ! Mai 1871.
Digitized by Google

AGCROUPISSEMENTS « Bien tard, quand il se sent l'estomac
écœuré. Le frère Galotus un œil à la lucarne D'où le soleil, clair comme un
chaudron récuré. Lui darde une migraine et fait son regard darne, Déplace
dans les draps son ventre de curé. Il se démène sous sa couverture grise Et
descend ses genoux à son ventre tremblant, Et Taré comme un vieux qui
mangerait sa prise, Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc, A ses
reins largement retrousser sa chemise ! Or, il s'est accroupi frileux, les
doigts de pied Repliés grelottant au clair soleil qui plaque Des jaunes de
brioches aux vitres de papiers,

A C C U O U P I S S E M E N T S 37 Et lo nez du bonhomme ou
s'allume la laque Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polypier. Le
bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe Au ventre : il sent glisser ses
cuisses dans le feu Et ses chausses roussir et s'éteindre sa pipe ; Quelque
chose comme un oiseau remue un peu A son ventre serein comme un
morceau de tripe ! Autour, dort un fouillis de meubles abrutis Dans des
haillons de crasse et sur de sales ventres, Des escabeaux, crapauds étranges,
sont blottis Aux coins noirs : des buffets ont des gueules de chantres
Qu'entr'ouvre un sommeil plein d'horribles appétits. L'écœurante chaleur
gorge la chambre étroite, Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons,
Il écoute les poils pousser dans sa peau moite Et parfois en hoquets fort
gravement bouffons S'échappe, secouant son escabeau qui boîte... 4
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

38 POÉSIES COMPLÈTES Et le soir aux rayons de lune qui lui
font Aux contours du cul des bavures de lumière, Une ombre avec détails
s'accroupit sur un fond De neige rose ainsi qu'une rose trémière...
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

LES PAUVRES A L'ÉGLISE Parques entre des. bancs de chêne,
aux coins d'église Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux Vers le
chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise Aux vingt gueules gueulant les
cantiques pieux ; Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus, Les Pauvres au bon Dieu, le
patron et le sire, Tendent leurs oremus risibles et têtus. Aux femmes, c'est
bien bon de faire des bancs lisses, Après les six jours noirs où Dieu les fait
souffrir! Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses, Des espèces
d'enfants qui pleurent à mourir : Digitized by Google

40 POÉSIES COMPLÈTES Leurs seins crasseux dehors, ces
mangeuses de soupe, Une prière aux yeux et ne priant jamais, Regardent
parader malicieusement un groupe De gamines avec leurs chapeaux
déformés. Dehors, le froid, la faim, et puis l'homme en ribote : C'est bon.
Encore une heure ; après, les maux sans nom — Cependant, alentour, geint,
nazille, chuchote Une collection de vieilles à fanons ; Ces effarés y sont et
ces épileptiques Dont on se détournait hier aux carrefours ; Et, frin galant
du nez dans des missels antiques Ces aveugles qu'un chien introduit dans
les cours. • Et tous, bavant la foi mendicante et stupide, Récitent la
complainte infinie à Jésus Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide, Loin
des maigres mauvais et des méchants pansus, Loin des senteurs de viande et
d'étoffes moisies, Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants ; — Et
l'oraison fleurit d'expressions choisies, Et les mysticités prennent des tons
pressants,

LES PAUVRES A L'ÉGLISE il Quand, des neufs où périt le soleil,
plis de soie Banals, sourires verts, les Dames des quartiers Distingués, — ô
Jésus ! — les malades du lbie Font baiser leurs longs doigts jaunes aux
bénitiers. 1871.

CE QUI RETIENT JNINA L LU Ta poitrine sur ma poitrine, Hein
? nous irions, Ayant de l'air plein la narine, Aux Irais rayons Du bon matin
bleu qui vous baigne Du vin de jour?... Quand tout le bois frissonnant
saigne Muet d'amour De chaque branche, gouttes vertes, Des bourgeons
clairs, On sent dans les choses ouvertes Frémir des chairs;

CE QUI RETIENT NINA Tu plongerais dans la luzerne Ton long
peignoir, Divine avec ce bleu qui cerne Ton grand œil noir, Amoureuse de la
campagne, Semant partout, Comme une mousse de Champagne, Ton rire
fou! Riant à moi, brûlai d'ivresse, Qui te prendrais Comme cela, — la belle
tresse. Oh! — qui boirais Ton goût de framboise et de fraise, O chair de
fleur! Riant au vent vif qui te baise Comme un voleur , Au rose églantier
qui t'embête Aimablement... Riant surtout, ô folle tête, A ton amant!....

44 POESIES COMPLÈTES Dix-sept ans ! Tu seras heureuse !

Oh ! les grands prés, La grande campagne amoureuse! — Dis, viens plus près!... Ta poitrine sur ma poitrine, Mêlant nos voix, Lents, nous gagnerions la ravine, Puis les grands bois!... Puis, comme une petite morte, Le cœur pâmé, Tu me dirais que je te porte, L'œil mi-fermé... Je te porterais, palpitante Dans le sentier... L'oiseau filerait son andante, Joli portier... Je te parlerais dans ta bouche : J'irais, pressant Ton corps, comme une enfant qu'on couche, Ivre du sang

Digitized by Google

CE yUI RETIENT NINA 45 Qui coule, bleu, sous ta peau
blanche Aux tons rosés, Te parlant bas la langue Tranche... Tiens!... que tu
sais... Nos grands bois sentiraient la sève, Et le soleil Sablerait d'or lin leur
grand rêve Sombre et vermeil! Le soir?... Nous reprendrons la route
Blanche qui court, Flânant, comme un troupeau qui broute, Tout à l'entour...
Les bons vergers à l'herbe bleue Aux pommiers tors ! Comme on les sent
tout une lieue, Leurs parfums forts ! Nous regagnerions le village Au ciel
mi-noir; Et i;a sentirait le laitage Dans l'air du soir;

4G POÉSIES COMPLÈTES Ça sentirait rétable pleine De
fumiers chauds, Pleine d'un rythme lent d'haleine, Et de grands dos
Blanchissant sous quelque lumière; Et, tout là-bas, Une vache fienterait
fière, A chaque pas!... — Les lunettes de la grand'mère Et son nez long
Dans son missel, le pot de bière Cerclé de plomb Moussant entre trois
larges pipes Qui, crânement, Fument : dix, quinze, immenses lippes Qui,
tout fumant, Happent le jambon aux fourchettes Tant, tant et plus ; Le feu
qui claire les couchettes, Et les bahuts; Digitized by Google

CE QUI RETIENT NINA Vi Les fesses luisantes et grasses D'un
gros enfant Qui fourre, à genoux, dans des tasses, Son museau blanc Frôlé
par un mufle qui gronde D'un ton gentil, Et purléche la face ronde Du cher
petit... Noire, rogne au bord de sa chaise, Affreux profil, Une vieille devant
la braise Qui fait du fil; Que de choses nous verrions, chère, Dans ces
taudis, Quand la flamme illumine, claire, Les carreaux gris !... — Et puis,
fraîche et toute nichée Dans les lilas, La maison, la vitre cachée Qui rit là-
bas.. . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.27% accurate

48 POESIES COMPLÈTES Tu viendras, tu viendras, je t'aime,
Ce sera beau ! Tu viendras, n'est-ce pas ? et même., ELLE MAIS LE
BUREAU ? 15 août 1870. -Bigitized Gttegle

VÉNUS ANADYOMKNE Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une trie De femme à cheveux bruns fortement pommadés D'une vieille baignoire émerge, lente et bête, Montrant îles déficits assez mal ravaudés; Puis le col gras et gris, les larges omoplates Qui saillent; le dos court qui rentre et qui ressort. — La graisse sous la peau paraît en feuilles plates Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor.. L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût Horrible étrangement, — on remarque surtout Des singularités qu'il faut voir à la loupe... Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus: — Et tout ce corps remue et tend sa large croupe Belle hideusement d'un ulcère à l'anus. 27 juillet 1870. 5

1 • Français du soixante-dix*. bonapartistes, républicains, sou-
venez-vous de vos pères en 92, etc.. . l'acte de Cassa

COMÉDIE EN TROIS BAISERS Elle était fort déshabillée, Et de
grands arbres indiscrets . Aux vitres penchaient leur feuillée Malinement,
tout près, tout près. Assise sur ma grande chaise, Mi-nue elle joignait les
mains. Sur le plancher frissonnaient d'aise Ses petits pieds si fins, si fins. -
— Je regardai, couleur de cire Un petit rayon buissonnier Papillonner,
comme un sourire Sur son beau sein, mouche au rosier.

52 POÉSIES COMPLÈTES — Je baisai ses iincs chevilles. Elle
eut un long rire très mai Qui s'égrenait en claires trilles, Une risure de
cristal... Les petits pieds sous la chemise Se sauvèrent : « Veux-tu finir ! »
— La première audace permise, Le rire feignait de punir ! — Pauvrets
palpitant sous ma lèvre, Je baisai doucement ses yeux : — Elle jeta sa tête
mièvre En arrière : a Oh ! c'est encor mieux!... > t Monsieur, j'ai deux mots
à te dire... » — Je lui jetai le reste au sein Dans un baiser, qui la lit rire D'un
bon rire qui voulait bien... — Elle était fort déshabillée Et de grands arbres
indiscrets Aux vitres penchaient leur feuillée Malinement, tout près, tout
près.

SENSATION Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue : Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à
mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue 1 Je ne parlerai pas, je ne
penserai rien ; Mais l'amour inlini me montera dans l'àmc, Et j'irai loin, bien
loin, comme un bohémien Par la Nature, — heureux comme avec une
femme ! Murs 1870. 5. Digitized by Google

BAL DES PENDUS Au gibet noir, manchot aimable, Dansent,
dansent les paladins, Les maigres paladins du diable, Les squelettes de
Saladins. Messire Belzebuth tire par la cravate Ses petits pantins noirs
grimaçant sur le ciel, Et, leur claquant au front un revers de savate, Les fait
danser, danser aux sons d'un vieux Noël! Et les pantins choqués enlacent
leurs bras grêles : Comme des orgues noirs, les poitrines à jour Que
serraient autrefois les gentes damoiselles, 8e heurtent longuement dans un
hideux amour.

BAL DES PENDUS 5j Hurrah ! les gais danseurs, qui n'avez plus de panse! On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs i Hop ! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse ! Belzebuth enragé racle ses violons 1 0 durs talons, jamais on n'use sa sandale ! Presque tous ont quitté la chemise de peau : Le reste est peu gênant et se voit sans scandale. Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau : Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées, Un morceau de chair tremble à leur maigre menton : On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées, Des preux, raides, heurtant armures de carton. Hurrah ! la bise siffle au grand bal des squelettes ! Le gibet noir mugit comme un orgue de fer ! Les loups vont répondant des forêts violettes : A l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer... Holà, secouez-moi ces capitans funèbres Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres: Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés !

56 POÉSIES COMPLÈTES Oh ! voilà qu'au milieu de la danse
macabre Bondit dans le ciel rouge un grand squelette i'ou Emporté par
l'élan, comme un cheval se cabre : Et, se sentant encor la corde raide au
cou, Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque Avec des cris pareils à
des ricanements, Et, comme un baladin rentre dans la baraque, Rebondit
dans le bal au chant des ossements. Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins, Les maigres paladins du diable, Les
squelettes de Saladins. Digitized by Google

ROMAN i On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. — Un
beau soir, foin des bocks et de la limonade, Des cafés tapageurs aux lustres
éclatants ! — On va sous les tilleuls verts de la promenade, Les tilleuls
sentent bon dans les bons soirs de juin ! L'air est parfois si doux, qu'on
ferme la paupière; Le vent chargé de bruits, — la ville n'est pas loin, A des
parfums de vigne et des parfums de bière... II — Voilà qu'on aperçoit un
tout petit chiffon D'azur sombre, encadré d'une petite branche,

b8 POESIES COMPLÈTES Piqué d'une mauvaise étoile, qui se
fond Avec de doux frissons, petite et toute blanche... Nuit de juin î Dix-sept
ans ! — On se laisse griser. La sève est du Champagne et vous monte à la
tête... On divague ; on se sent aux lèvres un baiser Qui palpite là, comme
une petite bête... III Le cœur fou Robinsonne à travers les romans, —
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère, Passe une demoiselle aux petits
airs charmants, Sous l'ombre du laux-col eu* rayant de son père... Et,
comme elle vous trouve immensément naïf, Tout en faisant trotter ses
petites bottines, Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif... — Sur vos
lèvres alors meurent les cavallines... IV Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au
mois d'août. Vous êtes amoureux. — Vos sonnets la font rire. Digitized by
Google

rom an
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût. — Puis
l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !... — Ce soir-là,... — vous rentrez
aux cafés éclatants, Vous demandez des bocks ou de la limonade... — On
n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans Et qu'on a des tilleuls verts sur la
promenade. 23 septembre 1870.

RAGES DE CÉSARS L'Homme pale, le long des pelouses
fleuries, Chemine, en habit noir, et le cigare aux dents : L'Homme pâle
repense aux fleurs des Tuileries — Et parfois son œil terne a des regards
ardents... Car l'Empereur est saoul de ses vingt ans d'orgie! Il s'était dit : «
Je vais souffler la Liberté Bien délicatement, ainsi qu'une bougie ! * La
Liberté revit! Il se sent éreinté ! Il est pris. — Oh ! quel nom sur ses lèvres
muettes Tressaille? Quel regret incapable le mord? On ne le saura pas.
L'Empereur a l'œil mort. Il repense peut-être au Compère en lunettes... —
Et regarde filer de son cigare en feu, Comme aux soirs de Saint-Cloud, un
fin nuage bleu. Digitized by Google

LE MAL Tandis que les crachats rouges de la mitraille Sifflent
tout le jour par l'infini du ciel bleu; Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui
les raille, Croulent les bataillons en masse dans le feu ; Tandis qu'une folie
épouvantable, broie Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ; —
Pauvres morts! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie, Nature! ô toi qui fis ces
hommes saintement!... — — Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ; Qui dans le bercement des
hosanna s'endort, Et se réveille, quand des mères, ramassées Dans
l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir, Lui donnent un gros sou
lié dans leur mouchoir ti

OPHÉLIE i "Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles, JLa
blanche Ophélia flotte comme un grand lys, «—Flotte très lentement,
couchée en ses longs voiles... — On entend dans les bois de lointains
hallalis... Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc,
sur le long fleuve noir ; — .Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir. _Lc vent baise ses reins et déploie
en corolle Ses longs voiles bercés mollement par les eaux ; — Les saules
frissonnants pleurent sur son épaule, Sur son grand front rêveur s'inclinent
les roseaux.

OIMIELIE 63 Les nénuphars froissés'soupircent autour d'elle; Klle
éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit
frisson d'aile. m- Un chant mystérieux tombe des astres d'or. II 0 pâle
Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve
emporté! — C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ! m >C'est qu'un souffle inconnu,
fouettant ta chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits; Que ton
cœur entendait la voix de la Nature Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs
des nuits ! C'est que la voix des mers, comme un immense râle, Brisait ton
sein d'enfant, trop humain et trop doux; C'est qu'un matin d'avril, un beau
cavalier pâle, Un pauvre fou s'assit, muet, à tes genoux !

64 POÉSIES COMPLETES Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô
pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au l'eu. Tes grandes
visions étranglaient ta parole : — Un Infini terrible effara ton œil bleu ! III
— Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les
fleurs que tu cueillis ; Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles, La
blanche Ophélia flotter, comme un grand lys. Digitized by Google

LE CHATIMENT DE TARTUFE Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée, Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux, Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée, Un jour qu'il s'en allait, « Orémus, » — un Méchant Le prit rudement par son oreille benoite Et lui jeta des mots affreux, en arrachant Sa chaste robe noire autour de sa peau moite ! Châtiment!... Ses habits étaient déboutonnés, Et le long chapelet des péchés pardonnés S'égrenant dans son cœur, saint Tartufe était pâle!... Donc, il se confessait, priait, avec un râle ! L'homme se contenta d'emporter ses rabats... — Peuh ! Tartufe était nu du haut jusques en bas! 6.

A LA MUSIQUE Place de la Gare, à Charleville. Sur la place
taillée en mesquines pelouses, Square où tout est correct, les arbres et les
fleurs, Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs Portent, les
jeudis soirs, leurs bêtises jalouses. Un orchestre guerrier, au milieu du
jardin, Balance ses schakos dans la Valse des fifres : On voit, aux premiers
rangs, parader le gandin, Les notaires montrent leurs breloques à chiffres :
Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs ; Les gros bureaux
bouffis traînent leurs grosses dames, Auprès desquelles vont, officieux
cornacs, Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

67 Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités Qui tisonnent
le sable avec leur canne à pomme, Fort sérieusement discutent des traités,
Puis prisent en argent, mieux que monsieur Prud'homme! Étalant sur un
banc les rondeurs de ses reins, l'n bourgeois bienheureux, à bedaine
flamande, Savoure, s'abimant en des rêves divins, La musique française et
la pipe allemaude ! • Au bord des gazons frais ricanent les voyous ; Kt,
rendus amoureux par le chant des trombones, Très naïfs, et fumant des
roses, des pioupious Caressent les bébés pour enjôler les bonnes... — Moi,
je suis, débraillé comme un étudiant, Sous les marronniers verts, les alertes
fillettes : Elles le savent bien, et tournent en riant, Vers moi, leurs yeux tout
pleins de choses indiscretes. Je ne dis pas un mot : je regarde toujours La
chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles ; Je suis, sous leur
corsage et les frêles atours, Le dos divin après la courbe des épaules...

Digitized by Google

POESIES COMPLÈTES Je cherche la bottine... et je vais
jusqu'aux bas; Je reconstruis le corps, brûlé de belles lèvres. Elles me
trouvent drôle et se parlent tout bas... — Et je sens les baisers qui me
viennent aux lèvres...

LE FORGERON Palais des Tuileries, vers le 10 août 92. Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant Gomme un clairon d'airain, avec toute sa bouche. Et prenant ce gros-là dans son regard farouche, Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour Que le Peuple était là, se tordant tout autour, Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale. Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle, Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet. Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait, Car ce maraud de forge aux énormes épaules Lui disait de vieux mots et des choses si drôles, Que cela l'empoignait au front, comme cela !

70 POÉSIES COMPLÈTES « Or, lu sais bien, Monsieur, nous chantions tra la la Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres : Le Chanoine au soleil filait des patenôtres Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or. Le Seigneur, à cheval, passait, sonnant du cor Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache Nous fouaillaient. — Hébétés comme des yeux de vache, Nos yeux ne pleuraient plus ; nous allions, nous allions. Et quand nous avions mis le pays en sillons, Quand nous avions laissé dans cette terre noire Un peu de notre chair... nous avions un pourboire : On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit, Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit. ... « Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises, C'est entre nous. J'admets que tu me contredises. Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin Dans les granges entrer des voitures de foin Enormes 1 De sentir l'odeur de ce qui pousse, Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ? De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain, De penser que cela prépare bien du pain... Oh ! plus fort, on irait, au fourneau qui s'allume, Chanter joyeusement en martelant l'enclume, Si Ton était certain de pouvoir prendre un peu, Etant homme, à la fin ! de ce que donne Dieu ! Digitized by Google

LE FORGERON — Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire !... « Mais je sais, maintenant! Moi je ne peux plus croire, Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau, Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau, Et me dise : Mon gars, ensemente ma terre ; Que Ton arrive encor, quand ce serait la guerre, Me prendre mon garçon comme cela, chez moi ! — Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi, Tu me dirais : Je veux!...— Tu vois bien, c'est stupide. Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide, Tes ofliciers dorés, tes mille chenapans, Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons : Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos iilles Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles Et nous dirons : C'est bien ; les pauvres à genoux ! Nous dorerons ton Louvre en donnant nos gros sous! Et tu te soûleras, tu feras belle fête. — Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête ! « Non. Ces saletés-là datent de nos papas ! Oh ! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière. Cette bête suait du sang à chaque pierre Et c'était dégoûtant, la Bastille debout Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre ! — Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre

72 POÉSIES COMPLÈTES Qui croulait, qui râlait, quand nous
primes la tour Nous avions quelque chose au cœur comme l'amour. Nous
avons embrassé nos lîls sur nos poitrines. Et, comme des chevaux, en
soufflant des narines Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là... Nous
marchions au soleil, front haut; comme cela, — Dans Paris ! On venait
devant nos vestes sales. Enfin! Nous nous sentions Hommes ! Nous étions
pâles, Sire, nous étions soûls de terribles espoirs : Et quand nous fûmes là,
devant les donjons noirs, Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne, Les
piques à la main ; nous n'eûmes pas de haine. — Nous nous sentions si
forts, nous voulions être doux ! « Et depuis ce jour-là, nous sommes comme
fous ! Le tas des ouvriers a monté dans la rue, Et ces maudits s'en vont,
foule toujours accrue De sombres revenants, aux portes des richards. Moi,
je cours avec eux assommer les mouchards : Et je vais dans Paris, noir,
marteau sur l'épaule, Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle, Et, si
tu me riais au nez, je te tuerais ! — Puis, tu peux y compter, tu te feras des
frais Digitized by Google

LE FOLtr.EKOX 73 Avec tes hommes noirs, qui prennent nos
requêtes Pour se les renvoyer comme sur des raquettes Et, tout bas, les
malins se disent : « Qu'ils sont sots ! » Pour mitonner des lois, coller de
petits pots Pleins de jolis décrets roses et de droguailles, S'amuser à couper
proprement quelques tailles, Puis se boucher le nez quand nous marchons
près d'eux, — Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux ! — Pour
ne rien redouter, rien, que les baïonnettes..., C'est très bien. Foin de leur
tabatière à sornettes ! Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats Et de
ces ventres-dieux. Ah ! ce sont là les plats Que tu nous sers, bourgeois,
quand nous sommes féroces, Quand nous brisons déjà les sceptres et les
crosses!... Il le prend par le bras, arrache le velours Des rideaux, et lui
montre en bas les larges cours Où fourmille, où fourmille, où se lève la
foule, La foule épouvantable avec des bruits de houle, Hurlant comme une
chienne, hurlant comme une mer, Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,
Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges, Tas sombre de haillons
saignants de bonnets rouges : L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout
Au roi pâle et suant qui chancelle debout, 7 Digitized by Google

74 POÉSIES COMPLÈTES Malade à regarder cela ! « C'est la
crapule, Sire. Ça bave aux murs, ça monte, ça pullule : — Puisqu'ils ne
mangent pas, Sire, ce sont des gueux ! Je suis un forgeron : ma femme est
avec eux, Folle ! Elle croit trouver du pain aux Tuileries ! — On ne veut pas
de nous dans les boulangeries. J'ai trois petits. Je suis crapule. — Je connais
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets Parce qu'on leur a pris
leur garçon ou leur fille : C'est la crapule. — Un homme était à la Bastille,
Un autre était forçat : et, tous deux, citoyens Honnêtes. Libérés, ils sont
comme des chiens : On les insulte ! Alors, ils ont là quelque chose Qui leur
fait mal, allez ! C'est terrible, et c'est cause Que, se sentant brisés, que, se
sentant damnés, Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez ! Crapule. —
Là dedans sont des lilles, infâmes Parce que, — vous saviez que c'est faible,
les femmes, Messcigueurs de la cour, — que ça veut toujours bien, Vous
avez craché sur Pâme, comme rien ! Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la
crapule. « Oh ! tous les malheureux, tous ceux dont le dos brûle Digitized by
Google

LE FORGERON , 75 Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont, Qui dans ce travail-là sentent crever leur front. Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là sont les Hommes ! Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes Pour les grands temps nouveaux où Ton voudra savoir, Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir, Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes, Où, lentement vainqueur, il domptera les choses Et montera sur Tout, comme sur un cheval ! Oh ! splendides lueurs des forges ! Plus de mal, Plus ! — Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible : Nous saurons ! — Nos marteaux en main ; passons au crible Tout ce que nous savons : puis, Frères, en avant ! Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant De vivre simplement, ardemment, sans rien dire De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire D'une femme qu'on aime avec un noble amour : Et l'on travaillerait fièrement tout le jour, Ecoutant le devoir comme un clairon qui sonne : Et Ton se sentirait très heureux : et personne Oh ! personne, surtout, ne vous ferait ployer ! On aurait un fusil au-dessus du foyer... « Oh ! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille ! Que te disais-je donc ? Je suis de la canaille ! Digitized by Google

7t) POESIES COMPLÈTES Il reste des mouchards et des accapareurs. Nous sommes libres, nous ! Nous avons des terreurs Où nous nous sentons grands, oh ! si grands ! Tout à L'heure Je parlais de devoir calme, d'une demeure... Regarde donc le ciel ! — C'est trop petit pour nous, Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux ! Regarde donc le ciel ! — Je rentre dans la foule, Dans la grande canaille effroyable qui roule, Sire, tes vieux canons sur les sales pavés ; — Oh ! quand nous serons morts, nous les aurons lavés. — Et si, devant nos cris, devant notre vengeance, Les pattes des vieux rois mordorés, sur la France Poussaient leurs régiments en habits de gala, Eh bien, n'est-ce pas, vous tous ? Merde à ces chiens-là ! » — Il reprit son marteau sur l'épaule. La foule Près de cet homme-là se sentait l'âme soule, Et, dans la grande cour, dans les appartements, Où Paris haletait avec des hurlements, Un frisson secoua l'immense populace. Alors, de sa main large et superbe de crasse Rien que le roi ventru suât, le Forgeron, Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front ! Digitized by Google

SOLEIL ET C II AIR Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie, Et, quand on est couché sur la vallée,
on sent Que la terre est nubile et déborde de sang ; Que son immense sein,
soulevé par une âme. Est d'amour comme dieu, de chair comme la femme.
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons, Le grand fourmillement de tous
les embryons! Et tout croit, et tout monte! 0 Vénus, ô Déesse! Je regrette les
temps de l'antique jeunesse, Des satyres lascifs, des faunes animaux, Dieux
qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux Et dans les nénufars baisaient
la Nymphé blonde! Je regrette les temps où la sève du monde,

78 POÉSIES COMPLÈTES L'eau du fleuve, le sang rose des
arbres verls Dans les veines de Pan mettaient un univers! Où le sol palpitait,
vert, sous ses pieds de chèvre; Où, baisant mollement le clair syrinx, sa
lèvre Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour; Où, debout sur la
plaine, il entendait autour Répondre à son appel la Nature vivante; Où, les
arbres muets, berçant l'oiseau qui chante, La terre berçant l'homme, et tout
l'Océan bleu Et tous les animaux, aimaient, aimaient en Dieu! Je regrette les
temps de la grande Cybèle Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
Sur un grand char d'airain, les splendides cités; Son double sein versait dans
les immensités Le pur ruissellement de la vie infinie. L'Homme suçait,
heureux, sa mamelle bénie, Gomme un petit enfant, jouant sur ses genoux.
— Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux. Misère ! Maintenant
il dit : Je sais les choses, Et va, les yeux fermés et les oreilles closes : — Et
pourtant, plus de dieux! plus de dieux ! L'Homme est Roi L'Homme est
Dieu ! Mais l'Amour, voilà la grande Foi! Oh ! si l'homme puisait encore à
ta mamelle, Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle;

SOLEIL ET CHAIR 79 S'il n'avait pas laissé l'immortel le
Astarté Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté Des flots bleus, fleur de
chair que la vague parfume, Montra son nombril rose où vint neiger
l'écume, Et lit chanter, Déesse aux grands yeux noirs vainqueurs, Le
rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs! II Je crois en toi! je crois en
toi ! Divine mère, Aphrodite marine ! — Oh ! la route est amère Depuis que
l'autre Dieu nous attelle à sa croix; Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi
que je crois! — Oui l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste, Il a
des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste, Parce qu'il a sali son lier buste
de Dieu, Et qu'il a rabougri, comme une idole au l'eu, Son corps olympien
aux servitudes sales! Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles Il
veut vivre, insultant la première beauté! — Et l'Idole où tu mis tant de
virginité, Où tu divinisas notre argile, la Femme, Afin que l'homme pût
éclairer sa pauvre âme Digitized by Google

80 POÉSIES COMPLÈTES Et monter lentement, dans un
immense amour, De la prison terrestre à la beauté du jour, La Femme ne sait
plus même être courtisane. — C'est une bonne farce! et le monde ricane Au
nom doux et sacré de la grande Vénus ! III Si les temps revenaient, les
temps qui sont venus! — Car l'Homme a Uni I l'Homme a joué tous les
rôles! Au grand jour, fatigué de briser des idoles Il ressuscitera, libre de tous
ses Dieux, Et, comme il est du ciel, il scrutera les cicux ! L'Idéal, la pensée
invincible, éternelle, Tout le dieu qui vit, sous son argile charnelle, Montera,
montera, brûlera sous son front! Et quand lu le verras sonder tout l'horizon,
Contempteur des vieux jugs, libre de toute crainte, Tu viendras lui donner
la Rédemption sainte! — Splendide, radieuse, au sein des grandes mers Tu
surgiras, jetant sur le vaste Univers L'Amour inlini dans un infini sourire!
Le Monde vibrera comme une immense lyre

SU1.EIL ET CUAIH 81 Dans le frémissment d'un immense
baiser : — Le Monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser. IV 0 splendeur
de la chair! ô splendeur idéale ! 0 renouveau d'amour, aurore triomphale
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros CalLipyge la blanche et le
petit Eros Effleureront, couverts de la neige des roses, Les femmes et les
fleurs sous leurs beaux pieds écloses! 0 grande Ariadné, qui jettes tes
sanglots Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots, Blanche sous le
soleil, la voile de Thésée, 0 douce vierge enfant qu'une nuit a brisée, Tais-
toi! Sur son char d'or brodé de noirs raisins, Lysios, promené dans les
champs Phrygiens Par les tigres lascifs et les panthères rousses, Le long des
fleuves bleus rougit les sombres mousses. Zeus, Taureau, sur son cou berce
comme une enfant Le corps nu d'Europe, qui jette son bras blanc Digitized
by Google

82 POÉSIES COMPLÈTES Au cou nerveux du Dieu frissonnant
dans la vague, Il tourne lentement vers elle son œil vague; Elle, laisse
traîner sa pâle joue en fleur Au front de Zeus; ses yeux sont fermés; elle
meurt Dans un divin baiser, et le flot qui murmure De son écume d'or fleurit
sa chevelure. — Entre le laurier-rose et le lotus jaseur Glisse
amoureusement le grand Cygne rêveur Embrassant la Léda des blancheurs
de son aile; — Et tandis que Cypris passe, étrangement belle, Et, cambrant
les rondeurs splendides de ses reins, Etale fièrement l'or de ses larges seins
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire, — Héraclès, le Dompteur,
qui, comme d'une gloire, Fort, ceint son vaste corps de la peau du lion,
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon! Par la lune d'été vaguement
éclairée, Debout, nue, et rêvaut dans sa pâleur dorée Que tache le flot lourd
de ses longs cheveux bleus, Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,
La Dryade regarde au ciel silencieux... — La blanche Séléné laisse flotter
son voile, Craintive, sur les pieds du bel Endymion, Et lui jette un baiser
dans un pâle rayon...

The text on this page is estimated to be only 29.29% accurate

SOLEIL ET CHAIR 83 — La Source pleure au loin dans une
longue extase. . C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase, Au beau
jeune homme blanc que son onde a pressé. — Une brise d'amour dans la
nuit a passé, Et, dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands arbres,
Majestueusement debout, les sombres Marbres, Les Dieux, au front
desquels le Bouvreuil lait son nid, — Les Dieux écoutent l'Homme et le
Monde infini! Mai 1870. i Digitized by Google

LE DORMEUR DU VAL C'est un trou de verdure où chante une
rivière Accrochant follement aux herbes des haillons D'argent; où le soleil,
de la montagne fière, Luit : c'est un petit aval qui mousse de rayons. Un
soldat jeune, bouche ouverte, tête nue, Et la nuque baignant dans le frais
cresson bleu, Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue, Pâle dans son lit
vert où la lumière pleut. Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme : Nature, berce-le chaudement :
il a froid. Les parfums ne font pas frissonner sa narine; Il dort dans le soleil,
la main sur sa poitrine Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.
Octobre» 1870. Digitized by Google

AU CABARET-VERT Cinq heures du soir. Depuis huit jours, j'avais déchire mes bottines Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi, — Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines De beurre et du jambon qui fût à moitié froid. Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table Verte : je contemplai les sujets très naïfs De la tapisserie. — Et ce fut adorable, Quand la f î lie aux tétons énormes, aux yeux vifs, — Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épcure ! — Rieuse, m'apporta des tartines de beurre, Du jambon tiède, dans un plat colorié, Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec sa mousse Que devrait un rayon de soleil arriéré. Octobre 1870. 8 Digitized by Google

la malin: Dans la salle à manger brune, que parfumait Une odeur
de vernis et de fruits, à mon aise Je ramassais un plat de je ne sais quel met
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise. En mangeant, j'écoutais
l'horloge, — heureux et coi. La cuisine s'ouvrit avec une bouffée — Et la
servante vint, je ne sais pas pourquoi, Fichu moitié défait, malinement
coiffée. Et tout en promenant son petit doigt tremblant Sur sa joue, un
velours de pêche rose et blanc, En faisant, de sa lèvre enfantine, une moue,
Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aiser ; — Puis, comme ça, —
bien sûr pour avoir un baiser, — Tout bas : « Sens donc : j'ai pris une froid
sur la joue... » Charlcroi, octobre 1870. Digitized by Google

L'ÉCLATANTE VICTOIRE DE SARREBRUCK REMPORTÉE
AUX CRIS DE VIVE L'EMPEREUR ! (Gravure belge brillamment
coloriée, se vend à Charleroi 35 centimes.) Au milieu, l'Empereur, dans une
apothéose Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada Flamboyant; très
heureux, — car il voit tout en rose, Féroce comme Zens et doux comme un
papa; En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste Près des tambours
dorés et des rouges canons, Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste, Et,
tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms Digitized by Google

88 POÉSIES COMPLÈTES A droite, Dumanet, appuyé sur la
crosse De son cliassepot, sent frémir sa nuque en brosse, Et : c Vive
l'Empereur !^h » — Son voisin reste coi... Un schako surgit, comme un soleil
noir... — Au centre. Boquillon, rouge et bleu, très naïf, sur son ventre Se
dresse, et, — présentant ses derrières : « De quoi?... » Octobre 1870.
Digitized by Google

RÊVÉ POUR L'HIVER A Elle. L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose Avec des coussins bleus. Nous serons bien. Un nid de baisers Tous repose Dans chaque coin moelleux. Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace, Grimacer les ombres des soirs, Ces monstruosité hargneuses, populace De démons noirs et de loups noirs. Puis tu te sentiras la joue égratignée... Un petit baiser, comme une folle araignée, Te courra par le cou... Et tu me diras : t Cherche! » en inclinant la tête ; — Et nous prendons du temps à trouver cette bête ! — Qui voyage beaucoup... En wagon, le 7 octobre 1870. 8.

LE BUFFET C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre, Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens; Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ; Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries, De linges odorants et jaunes, de chiffons De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries, De fichus de grand'mcre où sont peints des griffons ; — C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits. — O buffet du vieux temps, tu sais bieu des histoires, Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires. Octobre 1870.

Digitized by Google

MA BOHÈME {Fantaisie.) Je m'en allais, les poings dans mes
poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sons le ciel,
Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !
Mon unique culotte avait un large trou. — Petit Poucet rêveur, j'égrenais
dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse ; — Mes
étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je les écoutais, assis au bord
des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à
mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres
fantastiques, Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers
blessés, un pied près de mon cœur ! Octobre 1870. — Digitized by Google

ENTENDS COMME BRAME Entends comme brame près des
acacias en avril la rame viride du pois ! Dans sa vapeur nette, vers Phrebé !
tu vois s'agiter la tête de saints d'autrefois... Loin des claires meules des
caps, des beaux toits, ces chers Anciens veulent ce philtre sournois...

ENTENDS COMME BRAME 93 Or ni f riale ni astrale ! n'est la
brume qu'exhale ce nocturne e let. N anmoins ils restent, — Sicile,
Allemagne, dans ce brouillard triste et bl mi, justement !

CHANT DE GUERRE PARISIEN Le printemps est évident, car
Du cœur des Propriétés vertes Le vol de Thiers et de Picard Tient ses
splendeurs grandes ouvertes. 0 mai ! Quels délirants cul-nus ! Sèvres,
Meudon, Bagneux, Asnières, Écoutez donc les bienvenus Semer les choses
printanières ! Ils ont schako, sabre et tam-tam Non la vieille boîte à bougies
Et des yoles qui n'ont jam...jam... rendent le lac aux eaux rougies !...

CHANT DE GUERRE PARISIEN Oii Plus que jamais nous
bambochons Quand arrivent sur nos tanières*" Crouler les jaunes
cabochons Dans des aubes particulières. Thiers et Picard sont des Eros Des
enlevcurd d'héliotropes Au pétrole ils font des Corots. Voici hannetonner
leurs tropes... Ils sont familiers du grand turc î... Et couché dans les glaïeuls,
Favrc. Fait son cillement aqueduc Et ses reniflements à poivre ! La
Grand'Ville a le pavé chaud Malgré vos douches de pétrole Et décidément il
nous faut Nous secouer dans votre rôle... Et les ruraux qui se prélassent
Dans de longs accroupissements Entendront des rameaux qui cassent Parmi
les rouges froissements. Quand viennent sur nos fourmilières (var. de
l'auteur).

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

MES PETITES AMOUREUSES Un hydrolat lacrymal lave Les
cieux vert-cliou : Sous l'arbre tendronnier qui bave Vos caouteboucs. Blancs
de lunes particulières Aux pialats ronds, Entre-choquez vos genouillères
Mes laiderons ! Nous nous aimions à cette époque, Bleu laideron : On
mangeait des œufs à la coque Et du mouron ! Digitized by Google

MES PETITES AMOUREUSES Un soir tu me sacras poète,
Plond laideron. Descends ici que je le fouette En mon giron ; J'ai dégueulé
ta bandoline, Noir laideron ; Tu couperais ma mandoline Au fil du front.
Pouah ! nos salives desséchées, Roux laideron, Infectent encor les tranchées
De ton sein rond ô mes petites amoureuses Que je vous hais ô Plaquez de
fou lies douloureuses, Vos tétons laids ! Piétinez mes vieilles terrines De
sentiment ; Hop donc, soyez-moi ballerines Pour un moment!...

08 POÉSIES COMPLÈTES Vos omoplates se déboitent 0 mes
amours ! Une étoile à vos reins qui boitent Tournez vos tours. Est-ce
pourtant pour ces éclanches Que j'ai rimé ! Je voudrais vous casser les
hanches D'avoir aimé ! Fade amas d'étoiles ratées Comblez les coins —
Vous crèverez en Dieu, bâties D'ignobles soins ! Sous les lunes
particulières Aux pialats ronds Entre-choquez vos genouillères, Mes
laidérons !

LES POÈTES DE SEPT ANS A M. P. Demeny. Et la Mère,
fermant le livre du devoir, S'en allait satisfaite et très fière, sans voir Dans
les yeux bleus et sous le front plein d'émincnces, L'âme de son enfant livrée
aux répugnances. Tout le jour il suait d'obéissance ; très Intelligent ;
pourtant des tics noirs, quelques traits, Semblaient prouver en lui d acres
hypocrisies. Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies, En passant il
tirait la langue, les deux poings A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des
points. Une porte s'ouvrait sur le soir ; à la lampe On le voyait, là-haut qui
râlait sur la rampe,

100 POESIES COMPLÈTES Sous un golfe de jour pendant du
toit. L'été Surtout, vaincu, stupide, il était entêté A se renfermer dans la
fraîcheur des latrines : Il pensait là, tranquille et livrant ses narines. Quand,
lavé des odeurs du jour, le jardinet Derrière la maison, en hiver s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne Et pour des visions écrasant
son œil darne, Il écoutait grouiller les galeux espaliers. .Pitié ! Ces enfants
seuls étaient ses familiers Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue, Sous des habits puant la
foire et tout vieillots, Conversaient avec la douceur des idiots! Et si, l'ayant
surpris à des pitiés immondes, Sa mère s'effrayait; les tendresses profondes
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement. C'était bon. Elle avait le bleu
regard, — qui ment! A sept ans, il faisait des romans sur la vie Du grand
désert, où luit la Liberté ravie, Forêts, soleils, rives, savanes! — Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait Des Espagnoles rire et des
Italiennes. Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes, — Huit ans,
— la fille des ouvriers d'à côté, Digitized by Google

LES POÈTES DE SEPT ANS 101 La petite brutale, et qu'elle
avait sauté, Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses, Et qu'il était
sous elle, il lui mordait les fesses, Car elle ne portait jamais de pantalons;
— Et, par elle meurtri des poings et des talons Remportait les saveurs de sa
peau dans sa chambre. Il craignait les blafards dimanches de décembre, Où,
pommadé, sur un guéridon d'acajou, Il lisait une Bible à la tranche vert-
chou; Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve. Il n'aimait pas
Dieu; mais les hommes, qu'au soir fauve, Noirs, en blouse, il voyait rentrer
dans le faubourg Où les crieurs, en trois roulements de tambour Font autour
des édits rire el gronder les foules. — Il rêvait la prairie amoureuse, où des
houles Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or, Font leur remuement
calme et prennent leur essor! Et comme il savourait surtout les sombres
choses, Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes, Haute et bleue,
âcrement prise d'humidité, Il lisait son roman sans cesse médité, Plein de
lourds ciels ocreux et de forêts noyées, De fleurs de chair aux bois sidérais
déployées, 9. Digitized by Google

102 POÉSIES COMPLÈTES Vertige, écroulements, déroutes et
pitié! — Tandis que se faisait la rumeur du quartier, En bas, — seul, et
couché sur des pièces de toile Écruc, et pressant violemment la voile ! 26
mai 1871. Digitized by Google

LE CŒUR VOLÉ Mon pauvre cœur bave à la poupe Mon cœur est plein de caporal; Ils lui lancent des jets de soupe, Mon triste cœur bave à la poupe. Sous les quolibets de la troupe Qui pousse un rire général, Mon triste cœur bave à la poupe Mon cœur est plein de caporal ! Ithyphalliques et pioupiesques, Leurs insultes l'ont dépravé. A la vesprée, ils font des fresques Ithyphalliques et pioupiesques.

POESIES COMPLÈTES 0 flots abracadabrantésques Prenez mon
cœur, qu'il soit sauvé ! Ithylphalliques et pioupiesques Leurs insultes l'ont
dépravé ! Quand ils auront tari leurs chiques, Comment agir, ô cauir volé ?
Ce seront des refrains bachiques Quand ils auront tari leurs chiques : J'aurai
des sursauts stomachiques Si mon cœur triste est ravalé : Quand ils auront
tari leurs chiques, Comment agir, ô cœur volé ?

TÊTE DE FAUNE Dans la feuillée, écrin vert lâché d'or, Dans la
feuillée incertaine et fleurie, D'énormes fleurs où l'acre baiser dort, Vif et
devant l'exquise broderie, Le Faune affolé montre ses grands yeux Et mord
la fleur rouge avec ses dents blanches Brunie et sanglante ainsi qu'un vin
vieux, Sa lèvre éclate en rires par les branches ; Et quand il a fui, tel un
écureuil, Son rire perle encore à chaque feuille Et l'on croit épeurc par un
bouvreuil Le baiser d'or du bois qui se recueille.

POISON PERDU Des nuits du blond et de la brune Pas un
souvenir n'est resté ; Pas une dentelle d'été, Pas une cravate commune. Et
sur le balcon, où le thé Se prend aux heures de la lune. Il n'est resté de trace
aucune, Aucun souvenir n'est resté, Au bord d'un rideau bleu piquée, Luit
une épingle à tête d'or Comme un gros insecte qui dort. Pointe d'un fin
poison trempée, Je te prends, sois-moi préparée Aux heures des désirs de
mort.

LES CORBEAUX Seigneur, quand froide est la prairie, Quand
dans les hameaux abattus, Les longs angélus se sont tus Sur la nature
défleurie, Faites s'abattre des grands cieux Les chers corbeaux délicieux.
Armée étrange aux cris sévères, Les vents froids attaquent vos nids! Vous,
le long des fleuves jaunis, Sur les routes aux vieux calvaires, Sur les fossés
et sur les trous, Dispersez-vous, ralliez-vous !

108 POÉSIES COMPLÈTES Par milliers, sur les champs de
France, Où dorment les morts d'avant-hier, Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver,
Pour que chaque passant repense! Sois donc le crieur du devoir, 0 notre
funèbre oiseau noir! Mais, saints du ciel, en haut du chêne, Mât perdu dans
le soir charmé, Laissez les fauvettes de mai Pour ceux qu'au fond du bois
enchaîne, Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir, La défaite sans avenir. 1872.
Digitized by Google

PATIENCE D'un été. Aux branches claires des tilleuls Meurt un
maladif hallali. * Mais des chansons spirituelles Voltigent partout les
groseilles. Que notre sang rie en nos veines Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange Azur et Onde communient. Je sors ! Si un
rayon me blesse, Je succomberai sur la mousse. Qu'on patiente et qu'on
s'ennuie, C'est si simple!... Fi de ces peines!

110 POÉSIES COMPLÈTES Je veux que l'été dramatique Me lie
à son char de fortune. Que par toi beaucoup, ô Nature, — Ah ! moins nul et
moins seul ! je meure, Au lieu que les bergers, c'est drôle, Meurent à peu
près par le monde. Je veux bien que les saisons m'usent. A toi, Nature ! je
me rends, Et ma faim et toute ma soif; Et s'il te plait, nourris, abreuve. Rien
de rien ne m'illusionne ; C'est rire aux parents qu'au soleil ; Mais moi je ne
veux rire à rien. Et libre soit cette infortune. Digitized by Google

JEUNE MÉNAGE La chambre est ouverte au ciel bleu turquiu ;
Pas de place : des coffrets et des huches ! Dehors le mur est plein
d'aristoloches Où vibrent les gencives des lutins. Que ce sont bien intrigues
de génies Cette dépense et ces désordres vains! C'est la fée africaine qui
fournit La mûre, et les résilles dans les coins. Plusieurs entrènt, marraines
mécontentes, En pans de lumière dans les buffets, Puis y restent! le ménage
s'absente Peu sérieusement, et rien ne se fait.

112 POÉSIES COMPLÈTES Le marié a le vent qui le floue
Pendant son absence, ici, tout le temps. Même des esprits des eaux
malfaisants Entrent vaguer aux sphères de l'alcôve. La nuit, l'amie oh, la
lune de miel Cueillera leur sourire et remplira De mille bandeaux de cuivre
le ciel. Puis ils auront affaire au malin rat. — S'il n'arrive pas un feu follet
blême, Comme un coup de fusil, après des vêpres. — O spectres saints et
blancs de Bethléem, Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre ! 27 juin 1872.
Digitized by Google

MEMOIRE I L'eau claire ; comme le sel des larmes d'enfance ;
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes; La soie, en foule et
de lys pur des oriflammes Sous les murs dont quelque pucelle eut la défense
; L'ébat des anges ; — non... le courant d'or en marche, Meut ses bras, noirs,
et lourds, et frais surtout, d'herbe. Elle. Sombre, ayant le ciel bleu pour ciel
de lit, appelle Pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche. 10. Digitized
by Google

POESIES COMPLÈTES 1 1 Eh ! l'humide carreau tend ses
houillons limpides ! L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches prêtes.
Les robes vertes et déteintes des fillettes Font les saules, d'où sautent les
oiseaux sans brides. Plus pure qu'un louis, jaune et chaude paupière Le
souci d'eau — ta foi conjugale, ù l'Épouse ! — Au midi prompt, de son
terne miroir, jalouse Au ciel gris de chaleur la sphère rose et chère. III
Madame se tient trop debout dans la prairie Prochaine où neigent les lils du
travail ; l'ombrelle Aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop Hère pour elle Des
enfants lisant dans la verdure fleurie Leur livre de maroquin rouge ! Hélas,
Lui, comme Mille anges blancs qui se séparent sur la route, S'éloigne par
delà la montagne ! Elle, toute Froide, et noire, court ! après le départ de
l'homme î Digitized by Google

MÉMOIRE 113 IV Regrets des bras épais et jeunes d'herbe pure !

Or des lunes d'avril au cœur du saint lit ! Joie Des chantiers riverains à
l'abandon, en proie Aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures !
Qu'elle pleure à présent sous les remparts : l'haleine Des peupliers d'en haut
est pour la seule brise. Amis, c'est la nappe, sans reflets, sans source, grise
— Un vieux dragueur, dans sa barque immobile, peine. • V Jouet de cet œil
d'eau morne, je n'y puis prendre, 0 canot immobile ! ô bras trop courts ! ni
l'une Ni l'autre fleur ; ni la jaune qui m'importune, Là; ni la bleue, amis, à
l'eau couleur de cendre. Ah ! la poudre des saules qu'une aile secoue ! Les
roses des roseaux des longtemps dévorées !... Mon canot toujours fixe ; et
sa chaîne tirée Au fond de cet œil d'eau sans bords — à quelle boue ?

Est-elle aimée?... aux premières heures bleues Se détruira-t-elle
comme les fleurs feues... Devant la splendide étendue où Ton sente Souiller
la ville énormément florissante ! C'est trop beau ! c'est trop beau î mais c'est
nécessaire — Pour la Pêcheuse et la chanson du corsaire, Et aussi puisque
les derniers masques crurent Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure !
Juillet 1872. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

FÊTES DE LA FAIM Ma faim, Anne, Anne, Fuis sur ton àne. Si
j'ai du goût, ce n'est guères Que pour la terre et les pierres Dinn ! dinn !
dinn ! dinn ! Mangeons l'air Le roc, les terres, le 1er, Charbons. Mes faims,
tournez. Paisez, faims, Le pré des sons ! Attirez le gai venin Des liserons ; '
Variante de la pièce page 130 (saison en enfer).

POESIES COMPLÈTES Mangez les cailloux qu'un pauvre brise,
Les vieilles pierres d'églises, Les galets, lils des déluges, Pains couchés aux
vallées grises ! Mes faims, c'est les bouts d'air noir ; L'azur sonneur ; —
C'est l'estomac qui me tire, C'est le malheur. Sur terre ont paru les feuilles :
Je vais aux chairs de fruit blettes. Au sein du sillon je cueille La doucette et
la violette. Ma faim, Anne, Anne ! Fuis sur ton âne. Août 1872. Digitized by
Google

> PROSE Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

i Digitized by Goc^Ie

1 FAIRY Pour Hélène se conjurèrent les sèves ornementales dans les ombres vierges et les clartés impassibles dans le silence astral. L'ardeur de l'été fut confiée à des oiseaux muets et l'indolence requise à une barque de deuils sans prix par des anses d'amours morts et de parfums affaissés. Après le moment de l'air des bûcheronnes à la rumeur du torrent sous la ruine des bois, de la sonnerie des bestiaux à l'écho des vais, et des cris des steppes. Pour l'enfance d'Hélène frissonnèrent les fourrés et les ombres, et le sein des pauvres, et les légendes du ciel. Et ses yeux et sa danse supérieurs encore aux éclats précieux, aux influences froides, au plaisir du décor et de l'heure uniques. 11

* II GUERRE Enfant, certains ciels ont affiné mon optique, tous les caractères nuancèrent ma physionomie. Les phénomènes s'émurent. A présent l'inflexion éternelle des moments de l'infini des mathématiques me chassent par ce monde où je subis tous les succès civils respecté de l'enfance étrange et des affections énormes. Je songea une guerre, de droit ou de force, de logique bien imprévne. C'est aussi simple qu'une phrase musicale. Digitized by

III GÉNIE Il est l'affection et le présent puisqu'il a fait la maison ouverte à l'hiver écumeux et à la rumeur de l'été, lui qui a purifié les boissons et les aliments, lui qui est le charme des lieux fuyant et le délice surhumain des stations. Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour que nous, deboul dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase. Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre : ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie... Et nous nous le rappelons et il voyage... Et si Digitized by Google

124 POÉSIES COMPLÈTES l'Adoration s'en va, sonne, sa
promesse sonne : • Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages
et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré! » Il ne s'en ira pas, il ne
redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de
femmes et des gaités des hommes et de tout ce péché: car c'est fait, lui étant,
et étant aimé. 0 ses souffles, ses têtes, ses courses; la terrible célérité de la
perfection des formes et de l'action. 0 fécondité de l'esprit et immensité de
l'univers ! Son corps! Le dégagement rêvé le brisement de la grâce croisée
de violence nouvelle ! sa vue, sa vue ! tous les agenouillages anciens et les
peines relevés à sa suite. Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores
et mouvantes dans la musique plus intense. Son pas ! les migrations plus
énormes que les anciennes invasions. 0 Lui et nous ! l'orgueil plus
bieuveillant que les charités perdues. 0 monde ! et le chant clair des
malheurs nouveaux ! Il nous a connus tous et nous a tous aimé. Sachons,
cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule
à la plage, de Digitized by Google

G É S I E 123 regards en regards, forces et sentiments las, le héler
et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige,
suivre ses vues, ses souilles, son corps, son jour. 11.

IV JEUNESSE I DIMANCHE Les calculs de côté, l'inévitable descente du ciel, la visite des souvenirs et la séance des rythmes occupent la demeure, la tête et le monde de l'esprit. — Un cheval détaille sur le turf suburbain, le long des cultures et des boisements, percé par la peste carbonique. Une misérable femme de drame, quelque part dans le monde, soupire après des abandons improbables. Les desperadoes languissent après l'orage, l'ivresse et les blessures. De petits enfants étouffent des malédictions le long des rivières. * Digitized by Google

JEUNESSE 127 Reprenons l'étude au bruit de l'œuvre dévorante
qui se rassemble et remonte dans les masses. II SONNET Homme de
constitution ordinaire, la chair n'était-elle pas un fruit pendu dans le verger, ô
journées enfantes ! le corps un trésor à prodiguer ; ô aimer, le péril ou la
force de Psyché ? La terre avait des versants fertiles en princes et en
artistes, et la descendance et la race nous poussaient aux crimes et aux
deuils : le monde votre fortune et votre péril. Mais à présent, ce labeur
comblé, toi, tes calculs toi, tes impatiences, ne sont plus que votre danse et
votre voix, non fixées et point forcées, quoique d'un double événement
d'invention et de succès une raison, en l'humanité fraternelle et discrète par
l'univers sans images; — la force et le droit réfléchissent la danse « et la
voix à présent seulement appréciées. 11.. Digitized by Google

128 POÉSIES COMPLÈTES III VINGT ANS Les voix

instructives exilées... L'ingénuité physique amèrement rassise... Adagio. Ah
I l'égoïsme infini de l'adolescence, l'optimisme studieux : que le monde était
plein de fleurs cet été ! Les airs et les formes mourant... Un chœur, pour
calmer l'impuissance et l'absence ! Un chœur de verres de mélodies
nocturnes... En effet les nerfs vont vite chasser. IV Tu en es encore à la
tentation d'Antoine. L'ébat du zèle écourté, les tics d'orgueil puéril,
l'affaissement et l'effroi. Mais tu te mettras à ce travail : toutes les
possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège.
Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs
affluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules et de

VINGT ANS 120 luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au inonde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu 1 En tout cas, rien des apparences actuelles.

V SOLDE A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses ; ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître : Les voix reconstituées; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées, l'occasion, unique, de dégager nos sens ! A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche! Solde de diamants sans contrôle ! A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants ! Digitized by Google

SOLDE 131 A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et comforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font! A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate. Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles aux délices insensibles, et ses secrets affolants pour chaque vice, et sa gai té effrayante pour la foule. A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt !

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

- Digitized by Google

TABLE	Préface	ix
	Notes de l'éditeur	xxiu
Les et rennes des		
orphelins I Voyelles	7	
Oraison du soir . .	8	
Les assis .	9	
Les etl'arés	12	
Les		
chercheuses de poux	15	
Bateau ivre	17	
Premières communions	23	
L orgie		
parisienne ou Paris se repeuple	31	
Accroupissements	36	
Les pauvres à		
l'église	39	
Ce qui retient Nina	42	
Vénus Anadyomènc	49	
Morts de quatre-		
vingt-douze	50	
Comédie en trois baisers	51	
Sensation	53	
Bal des pendus	54	
Digitized by Google		

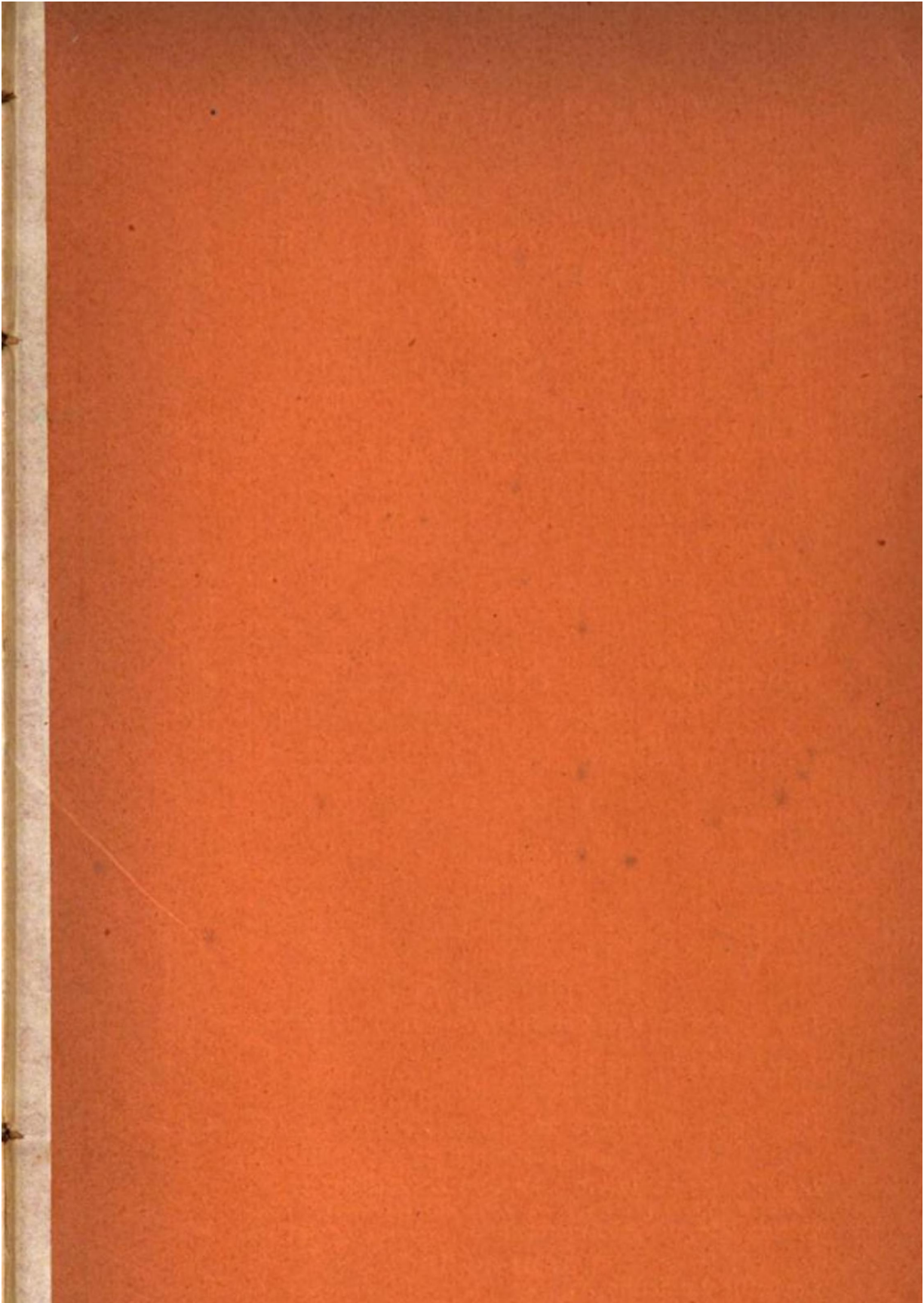
134 TABLE Roman 57 Rages de Césars 60 Le mal 61 Ophélie 62
 Le châtimeut de Tartufe 65 A la musique 66 Le forgeron 09 Soleil et chair .
 . . . , 77 Lft dormeur du Val , Si An Cabaret- Vert §2 La Maline 86
 T,Vrlatant.ft virtnirp. dft Sarrahmclt - ■ Rêve pour l'hiver 89 Le bu Ilot 90
 Ma bohème. . . • 91 Entends comme Brame 92 Chant de guerre parisien 94
 Mes petites amoureuses 96 Les poètes de sept ans 99 Le cœur volé 103 Tête
 de faune 105 Poison perdu. . 106 Les corbeaux ... 107 Patience 109 Jeune
 ménage 111 Mémoire 113 ... Est-elle aimée? ... 116 Fêtes de la faim
 (variante) . . 117 PROSE Fairy 121 Guerre 122 Génie 123 Digitized by
 Google

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

TAULE 13:> Jeunesse I. Dimanche 126 II. Sonnet 127 III. Vingt
ans 128 IV . Tu en es encore 128 Solde 130 ÉVREUX, IMPRIMERIE DE
CHARLES HÉRISSE Y Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.33% accurate

Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

Librairie LEON VAMER, 19. quai Saint-Michel, Pai Envoi
franco contre timbres-poste ou mandat. ŒUVRES D'ARTHUR RIMBAUD
Poésies complètes, préface de \\\ t Verlaine, \ vol. ... 3 50 Tirage de luxe,
2"» exemplaires numérotés sur hollande. . . 6 » Poèmes. — Les
Illuminations. — Une saison en Enfer — Tirage de luxe, 25 exemplaire*
numérotés sur hollande. 6 » ŒUVRES DE L'A U L VERLAINE VERS. —
Poèmes saturniens. — Sagesse. — Amour. — Bonheur. — Parallèlement. -
Dédicaces, chaque volume à . . . -. 3 50 PROSE. — Poètes maudits. —
Louise Leclercq. — Mémoires d'un Veuf. — Confessions, chaque volume :i
3 50 VE/tS. — Bonne chanson. — Fêtes galantes. — Romances sans
paroles. - Jadis et Naguère. — Chansons pour Elle. Liturgies intimes. -
Odes en son honneur. — Élégies. — Dans les Limbes, y volumes à • '•.»' 3v
-> PfiOS E. — Mes Hôpitaux. — Mes Prisons, chaque volume 3 » 15 jours
en Hollande 5 » CHARLES M0R1CE Paul Verlaine, VHonvne et l'Œuvre 2
» ŒUVRES DE JULES LAFORGUE Poésies complètes 6 » Moralités
légendaires, six coules eu prose 6 » JULES TELLIER Reliques 6 a
STÉPHANE MALLARMÉ Poèmes d'Edgar Poë. traduction en prose de
Mai-uvrmê, a\« X) illustrations de Mankt. in-8" de luxe 10 a L'après-midi
d'un Faune, sur japon, avec illustrations de Makbt « ; . ; . w- <.4. i-=""
.....="" .="" m="" ouvrage="" sans="" les="" dessins="" sur=""
hollande="" jean="" mor="" syrtes="" cantil="" le="" p="" passionn=""
chaque="" autant="" en="" emporte="" vent="" henri="" de="" regnier=""
sites="" et="" sonnets="" adolphe="" rett="" cloches="" la="" nuit.=""
une="" belle="" dame="" passa="" volume="" trois="" dialogues=""
nocturnes="" prose="" n="" degron="" corbeille="" ancienne="" charles=""
vignier="" centon="" t="" v="" u="" y="" i="" imprimerie="" dk=""
ciunns="" risse=""/>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

.





The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

r/ Digitized by GoogU

8.8

2.5000

Edna ...

...

...

(V-F)

